

LES GRANDS ARTISTES



PRUD'HON



Par Etienne BRICON

LES GRANDS ARTISTES

Prud'hon

LES GRANDS ARTISTES

COLLECTION D'ENSEIGNEMENT ET DE VULGARISATION

Placée sous le Haut Patronage

DE

L'ADMINISTRATION DES BEAUX-ARTS

Volumes parus :

Boucher, par Gustave Kahn.
Canaletto (Les deux), par Octave Uzanne.
Carpaccio, par G. et L. Rosenthal.
Carpeaux, par Léon Riotor.
Chardin, par Gaston Schéfer.
Clouet (Les), par Alphonse Germain.
Daumier, par Henry Marcel.
Louis David, par Charles Saunier.
Eugène Delacroix, par Maurice Tourneux.
Donatello, par Arsène Alexandre.
Douris et les peintres de vases grecs, par E. Pottier.
Albert Dürer, par Auguste Marguillier.
Fragonard, par Camille Mauclair.
Gainsborough, par Gabriel Mourey.
Gros, par Henry Lemonnier.
Hogarth, par François Benoit.
Ingres, par Jules Momméja.
Jordaëns, par Fierens-Gevaert.
La Tour, par Maurice Tourneux.
Léonard de Vinci, par Gabriel Séailles.
Claude Lorrain, par Raymond Bouyer.
Luini, par Pierre Gauthiez.
Lysippe, par Maxime Collignon.
Michel-Ange, par Marcel Reymond.
J.-F. Millet, par Henry Marcel.
Percier et Fontaine, par Maurice Fouché.
Paul Potter, par Émile Michel.
Poussin, par Paul Desjardins.
Praxitèle, par Georges Perrot.
Prud'hon, par Étienne Bricon.
Puget, par Philippe Auquier.
Raphaël, par Eugène Muntz.
Rembrandt, par Émile Verhaeren.
Rubens, par Gustave Geffroy.
Ruysdaël, par Georges Riat.
Titien, par Maurice Hamel.
Van Dyck, par Fierens-Gevaert.
Velazquez, par Élie Faure.
Watteau, par Gabriel Séailles.

Volumes à paraître :

Fra Angelico, par André Pératé.
Jean Goujon, par Paul Vitry.
Holbein, par Pierre Gauthiez.
Murillo, par Paul Lafons.
Meissonier, par Léonce Bénédite.
Puvis de Chavannes, par Paul Desjardins.
Les Van Eyck, par Henri Hymans.

9851-06. — Corbeil. Imprimerie Éd. Crété.

LES GRANDS ARTISTES

LEUR VIE — LEUR ŒUVRE

Prud'hon

PAR

ÉTIENNE BRICON

BIOGRAPHIE CRITIQUE

ILLUSTRÉE DE VINGT-QUATRE REPRODUCTIONS HORS TEXTE



PARIS

LIBRAIRIE RENOUARD

HENRI LAURENS, ÉDITEUR

6, RUE DE TOURNON (VIe)

A LA MÉMOIRE

DU MAITRE SUAVE ET HARMONIEUX

J.-J. HENNER

E. B.



PRUD'HON

I

LE PAYS NATAL. — ENFANCE ET ADOLESCENCE DE PRUD'HON. — FRANÇOIS DEVOSGE ET M. DE JOURSANVAULT. — MARIAGE. — PRUD'HON A PARIS. — LE ROMAN DE LA RUE DU BAC.

Il y a pour les hommes, surtout pour les artistes et les poètes, qui sont gens impressionnables, deux manières assez opposées de traiter le coin de terre d'où ils sont partis pour vivre. Les uns, nombreux, s'y attachent, s'en pénètrent, s'en flattent, souvent avec indiscrétion, et y trouvent, aux heures de défaillance, une source de renouveau. Les autres s'en détachent ; ils en parlent avec amertume ou du moins l'affectent ; ils ne songent qu'à être ailleurs ; mai ce sol, dont ils ne veulent pas jouir, tient à eux. C'est sans doute qu'ils y ont souffert, que là les hommes et les choses leur ont été adverses, et qu'après y avoir trop laissé d'eux-mêmes, ils désespèrent de l'aimer.

Prud'hon, le maître délicieux du sourire, souffrit beau-

coup dans son pays, et le seul désir qu'il sut lui marquer jamais fut celui de le quitter : où d'ailleurs ne devait-il pas souffrir? Sa petite ville cependant ne manquait pas d'une grande splendeur. Bien assise dans l'aimable paysage du Mâconnais au bord de la Grosne capricieuse, Cluny, qui n'est plus aujourd'hui qu'un étonnant musée de restes, était au milieu du XVIIIe siècle un des plus beaux endroits du monde. Ramassée magnifiquement dans ses murs et entre ses tours, elle était restée une ville du « douzième » avec la profusion de ses maisons romanes et le majestueux déploiement de son abbaye. Mais Prud'hon la trouvait trop vieille, sans arbres et presque sans ciel avec ses toits bas qui s'avançaient pour l'enfermer, et il n'y voyait pas le bonheur. Cluny n'a point de charme et n'était pas faite pour ses yeux : il n'en goûtait ni le caractère ni la somptuosité, n'en sentant que l'ennui ; et, tout ce qu'il aimait des remparts, c'en était les huit portes, les jours où l'une d'elles lui servait à en sortir. Il s'en allait alors dans les bois qui descendaient jusqu'à la Grosne, ou vers la vallée de la Valouze, aux peupliers si minces, qui était pour lui le commencement d'autre chose ; mais de cela même il ne se réjouissait guère.

Il est curieux d'observer qu'à trois petites lieues de là, quelques années plus tard, un autre grand rêveur d'art et d'humanité, épris de cette même nature, devait y laisser librement éclore son ardente jeunesse, et en garder le besoin parmi les déceptions de sa fortune et de sa gloire. Lamartine à Saint-Point est la contradiction de Prud'hon à

Cluny. Il n'est que juste d'ajouter qu'au lieu de l'étroite chambre prudhonienne, basse et encombrée, il avait un château avec des horizons pour ses rêves.

C'était au printemps de 1758, le 4 avril, que Pierre Prudon était né, — lors de son mariage il modifiera la forme de son nom et s'appellera Pierre-Paul à la Rubens, — lui dixième et dernier, de Christophe, ouvrier tailleur de pierres, et de Françoise Piremol, mariés depuis 1733 : situation de dernier venu qui se remarque assez souvent chez les grands hommes. On le baptisa le jour de sa naissance, — un épicier fut son parrain, une marchande de draps fut sa marraine, — dans la grande église Saint-Marcel au beau clocher roman, à cent pas de sa maison natale. Deux maisons, à vrai dire, revendiquent ce titre non sans quelque indifférence : l'une, rue Saint-Marcel, jadis rue des Tisserands, parce qu'elle porte une plaque, — l'autre, impasse des Prêtres, aujourd'hui rue Prud'hon, parce qu'elle a la tradition pour elle. Mais la plaque, bien que donnée par Eudoxe Marcille, le fidèle admirateur, ne peut faire autorité, puisque plus tard le catalogue de l'exposition, faite par ses soins, dit le peintre « né impasse des Prêtres ». Alors pourquoi cette plaque égarée et cet honneur mal rendu ? Prud'hon et Cluny n'étaient pas faits pour s'entendre.

Dominée par une forêt sombre, l'impasse n'était pas large. Prud'hon n'y trouva pas moins la meilleure joie de sa vie, qui lui vint de sa mère, car il eut pour elle une sympathie passionnée : on ignorerait tout de cette humble,

si l'on ne connaissait l'âme féminine, sentimentale et fragile de son fils, dont on ne peut douter, par la tendresse qui les lia, qu'elle ne fût toute proche de la sienne. Il la perdit tôt, et ce que l'enfant chaque jour trouvera de plus triste encore dans les longues petites rues de Cluny, ce sera l'absence de sa mère. Sa première occupation avait été de ramasser du bois dans la forêt. Bientôt il servit la messe du curé de Saint-Marcel, l'abbé Besson : on peut supposer, avec la faculté qu'ont les enfants de s'attacher à quelque détail isolé des choses, que devant le bénitier de l'église, fait d'un admirable chapiteau, il fut pris par une tête de femme, souriante et suave, qu'on croirait détachée de son œuvre, et attirée à elle comme à une sirène, lui qui devait s'éprendre à Rome d'une tête de Faune et la revoir plus tard vivante sur une femme. L'abbé, intéressé par la gentillesse et l'intelligence de ce petit pauvre, lui témoigna beaucoup d'affection : c'était un homme de bien au bon sourire, de qui Prud'hon, revenant d'Italie, fera le portrait, en passant, dans une sorte d'adieu à son pays natal. Il lui enseigna quelques rudiments de la science, et, alors que l'enfant grandissait, le confia aux Bénédictins.

L'abbaye, superbe encore malgré les arrangements du XVIIIe siècle, était, avec son église grande comme Saint-Pierre, un des centres intellectuels de l'Europe. Le petit Prud'hon n'y vit que des tableaux, et, ce qui le frappa en eux, ce fut l'idée qu'on pouvait représenter la vie avec de la couleur. Il n'existe guère un cas plus caractéristique de



L'AMOUR REDUIT A LA RAISON.
(D'après la gravure de Copia.)



vocation spontanée : c'est bien, dans toute sa simplicité synthétique, l'« *Anch'io son pittore* » du jeune paysan de Corregio. Conquis, obsédé, l'enfant réunit des poils de cheval pour un pinceau et avec des herbes et des fleurs qu'il écrase il a des couleurs : un moine lui disant alors que les tableaux se peignent à l'huile, il s'invente une peinture.

Il avait perdu son père vers le même temps que sa mère, et cette tristesse jointe à cette désolation fut d'autant plus dure à son enfance qu'il se sentait détaché de ses frères et sœurs, en qui il rencontrait « moins d'affection et plus d'indifférence que dans des étrangers », et il devenait un isolé dans la vie : c'est ce qu'il écrira, jeune homme, dans l'amertume du souvenir proche. L'inquiétude le tient, et elle reviendra souvent à lui : si dérangée que soit toute existence, il en est peu qui arrivent à l'être autant que le fut la sienne, avec une telle variété de déchirements et d'égratignures. Nul doute qu'il n'essaie de se consoler dans une vision d'art et d'avenir. A quinze ans, il peint l'enseigne du chapelier Charton, deux ouvriers foulant du feutre dans une cuve enguirlandée de roses, qu'on voit aujourd'hui chez la fille d'Eudoxe Marcille, Mme Jahan, où, grossière et maladroite, elle sert de curieuse première page à son admirable collection prudhonienne. Il peint aussi les portraits de Pierrot le Bavoux et de Gothon Bibi, ses camarades ; et, avec eux ou tout seul, il longe, mélancolique, la longue rue qui s'élargit en de petites places, — de quoi mettre après

sa mort son buste au-dessus d'une fontaine, — et par où il revient toujours à l'abbaye.

Le bon abbé Besson continue à veiller, et voilà qu'il charge un grand vicaire de Màcon d'intéresser l'évèque au jeune homme. Mgr Moreau aussitôt le recommande aux États du Màconnais, qui décident le 17 mai 1774 de l'envoyer à Dijon aux frais de la province. Prud'hon, tout fier et tout gèné de ses seize ans, arrive dans la capitale de la Bourgogne et il est placé sous la direction de François Devosge. Devosge, très honnête homme, amoureux d'un art qu'il comprend mieux qu'il ne le pratique, avait dévoué à cet art sa fortune et son temps, et fondé une école qui prospéra, devint officielle et eut son prix de Rome. Sans audace comme sans routine, l'esprit ouvert, le cœur surtout, il était un maître simple et excellent, qui devait avoir cette récompense glorieuse d'un portrait peint par Prud'hon et d'un buste modelé par Rude, — ses deux élèves. On l'aime, avec sa face sérieusement épanouie sous sa perruque Louis XVI, ses yeux tranquilles et son large nez de bonté. Devosge fait partie de ce qu'on pourrait appeler la série des bonnes fortunes de Prud'hon, qui en eut ainsi, tout au long de sa carrière accidentée, pour contrarier les mauvaises ; et longtemps il soutiendra de ses conseils l'indolent rêveur, compatissant à ses ennuis, aidant à ses misères.

On ne pourrait affirmer, d'après le caractère de Prud'hon, — et étant donné que sa personnalité va mettre plus de douze ans à surgir, — qu'il travaille avec beau-



BUSTE DE LA BARONNE DE JOURSANVAULT.
(Musée de Beaune.)



coup de suite, mais on sait pourtant que les États du Mâconnais, frappés par « les talents de ce jeune homme », lui accordèrent des gratifications successives. Sa province est bienfaisante envers lui : elle l'élève, le forme, et déjà le prépare pour Paris. Il faut admirer la sollicitude de ces hommes d'autrefois ; et, en voyant ces petits États du Mâconnais si intéressés à Prud'hon, l'on pense à ce Conseil général de la Manche qui, avec le progrès des temps, va bientôt marchander et malmener Millet.

Tout à coup, au commencement de l'année 1778, Prud'hon est rappelé d'urgence à Cluny : il doit s'y marier, bien qu'il n'ait pas vingt ans. Ce mariage qu'on traiterait volontiers de la pire de ses infortunes, si l'on ne songeait à ses enfants qui seront pour son art une si merveilleuse inspiration, avait été rendu nécessaire par un caprice de son dernier voyage au pays, par une fantaisie sans passion qu'il avait supposée sans lendemain, et, selon les jolis termes fanés du plus ancien de ses biographes, de son intime ami Voïart, père de Mme Tastu, « il contracta une union mal assortie pour réparer les torts de l'amour » ; mais, vague et indécis, il avait attendu le dernier instant. Il épousait une femme d'une condition supérieure à la sienne, la fille d'un notaire royal, Jeanne Pennet ; et Clément émet l'hypothèse assez piquante que ce put être dans le désir de s'anoblir un peu qu'il ajouta alors une apostrophe et une *h* à son nom. Le mariage a donc lieu à Saint-Marcel, le 17 février 1778, avec l'assistance du bon abbé Besson : toute l'étude est là : trois clercs de

notaire sont témoins. Et le 26 février, c'est la naissance du premier fils. Rien ne laisse croire que Jeanne Pennet fût jolie : la beauté de la femme de Prud'hon nous eût été connue; mais il est notoire qu'elle était insupportable, et d'ailleurs sans fortune. Acariâtre, exigeante et tracassière, elle le sera pendant trente ans, jusqu'à en être folle, et son mari, qui souvent se laissa séparer d'elle par les circonstances, s'efforcera plusieurs fois de l'oublier.

Aussitôt après son mariage, Prud'hon est pris d'un grand découragement : il ne se sent pas encore maître de son art, et dominé, asservi, étouffé par une famille trop tôt venue et qui ne lui a point apporté de joie. Il n'a presque pas de quoi vivre et se défie de lui-même ; mais son âme émotionnable et mobile a des rebondissements soudains, et parfois il lui passe devant les yeux des visions de lumière et de génie. A ce moment encore quelqu'un lui vient en aide : c'est le baron de Joursanvault, jeune gentilhomme de Beaune, collectionneur de chartes et de parchemins, qui, pris de sympathie, le protège de sa fortune et de son autorité, et lui commande des dessins, et même un tableau.

Ce tableau, compliqué et indéchiffrable, montre déjà Prud'hon s'attachant éperdûment à l'allégorie qui sera la formule de sa pensée : parmi ce renouveau de l'antique qui va venir, d'avance il prend la poésie pour sa part. D'où l'on peut prévoir — tout en tenant compte de l'influence de Rousseau qui doit être notée avec quelque insistance dans l'étude de la personnalité de Prud'hon — qu'il sera



Cliché Neurdein.

L'INNOCENCE PRÉFÉRANT L'AMOUR A LA RICHESSE.
(Dessin, Musée de Chantilly.)



un artiste purement original, et l'importance qu'il aura dans l'histoire des idées, bien qu'il ait vécu hors des écoles et des systèmes en le laisser-aller de son indépendance.

La première lettre qu'on connaisse de lui, et qui est adressée à M. de Joursanvault, date du temps de cette peinture (commencement de 1779) : elle est fort significative par la sagesse et la compréhension sagace du jeune homme y critiquant son œuvre. D'abord il veut s'échapper de sa ville et de sa maison : « ... Savez-vous que j'ai aussi une grâce à vous demander? Toujours des grâces. Je crains bien de vous fatiguer. Mais non ; celle-ci est d'un genre soutenable : c'est de me laisser sortir de mon maudit pays après que j'aurai exécuté les ouvrages soit peints, soit gravés, prescrits dans votre lettre. Outre que j'y perds un temps précieux que je regrette, je m'y ennuie au delà de tout ce qu'on peut dire. Laissez-moi aller à Paris, monsieur. » Puis, prenant son œuvre à parti, et refusant d'accepter pour elle les louanges de son protecteur, il la touche avec une précision qui n'est pas incompatible chez un artiste avec l'indécision des habitudes, il l'attaque avec la rigueur et la minutie d'un maître impitoyable : incohérence de l'architecture, sécheresse des draperies, disproportion des figures, épaisseur des formes, platitude de la couleur, et jusqu'au manque d'expression des mouvements. Que dès cette époque Prud'hon ait une connaissance définitive des lignes, les neuf études le prouvent, qui sont dans la salle Devosge, au musée de Dijon, dessinées d'après le nu pendant son séjour à

l'École, avec une science assez sûre pour en être inutilement audacieuse. Mais, lui-même, il ne se connaît pas encore.

Cependant l'heure n'est pas venue de quitter Cluny : il doit continuer à dévorer son impatience. Tourmenté, inquiet, il va, vient, dans ces mêmes murs, autour de ces mêmes maisons, et il travaille peu ou mal. Il se plaint, non sans allégorie, que « la Fortune se fait un plaisir de lui être contraire », et en effet il a économisé quelques sous pour aller passer l'hiver à Dijon loin des siens, quand justement quelqu'un lui emprunte de l'argent ; il n'ose pas refuser, — toujours le même, un peu bon, un peu faible, — et aucun argent ne revient plus. Mais au vrai c'est Paris qui l'attire, ce Paris de maintenant, attisé, fébrile et voluptueux, plein d'effervescence et de grâce.

Enfin, au mois d'octobre 1780, M. de Joursanvault, lui ouvrant les portes, lui donne la liberté d'y partir, ou même il l'y envoie, en compagnie d'un autre peintre, Naigeon, avec une lettre exquise pour le graveur Wille, à qui il recommande ses deux amis, ses « enfants adoptifs » : « ... M. Prud'hon, né avec un caractère moins fort, se livrant avec facilité à l'amitié, sans défiance de ceux qu'il aime, peut tomber dans le précipice le plus affreux, et des sociétés qu'il se fera à Paris, dépend le bonheur ou le malheur de sa vie. Son goût dominant est de sortir de la foule des peintres médiocres : il travaille avec ardeur, mais il faut que quelqu'un lui dise de travailler. Il est incapable de dérèglement par lui-même ; mais, s'il y est conduit, il peut y être extrême, et cette idée me ferait



Cliché Bulloz

PORTRAIT DE Mme ANTHONY ET DE SES ENFANTS.
(Musée de Lyon.)



frémir si je n'osais me flatter que par amour pour le bien, par amitié pour moi, par pitié pour cet *enfant* déjà marié depuis trois ans, vous daignerez vous l'attacher... C'est moins ici l'artiste célèbre que j'invoque, que le très parfait honnête homme, que l'homme humain et voulant le bien... » En cette jolie lettre de la fin du XVIII[e] siècle, quelle charmante psychologie de Prud'hon !

Le voici dans cette terre promise pour trois ans. A peine arrivé, il écrit à M. de Joursanvault, il va voir M. Wille, aussi M. Watelet; il s'achète un châssis, une toile et des pinceaux, et il s'installe rue du Bac, non loin de Mme de Staël. Il ne semble pas que Wille se soit occupé de l' « enfant », ou il le fit du moins sans s'attacher à lui. Prud'hon a besoin d'être poussé, relancé, tourmenté, service que sa femme lui rendra pendant la Révolution, — et qui pourrait dire que cette mégère ne lui servit à rien? Mais peut-être est-ce Prud'hon qui négligea Wille. Dans cette maison de la rue du Bac, située du côté de Saint-Thomas d'Aquin, près de l'hôtel Vaulabelle, habitaient la famille Fauconnier, et Sylvain, et Chamuffin : le jeune peintre de Cluny se lia avec tout le monde. Mme Fauconnier était dentellière de la Cour; et ces deux mots, de style très Louis XVI, évoquent un gracieux fouillis de joliesse et de luxe, un mouvement perpétuel de féminité, un amas « flou » de futilités et de frivolités, somptueuses, légères et délicieuses, — filets précieux où pouvait se prendre un jeune homme de province. Fauconnier, grand admirateur de Rousseau, vivait là avec sa femme et ses deux sœurs,

Nanette et Marie, très familialement ; et l'on imagine combien Prud'hon, qui se sentait pour la première fois dans un milieu de douceur, dut facilement s'y laisser aller à être heureux. Il se prit pour Fauconnier d'une amitié ardente, excitée sans doute par la tendresse qu'il ressentait pour sa plus jeune sœur, — tendresse discrète autant que passionnée, trop discrète même au gré de Marie, qui attendait toujours un aveu de celui en qui elle espérait un fiancé. Car dans la conversation très intéressante où il s'agissait de Rousseau et de Beaumarchais, des idées nouvelles, et de tous les bruits de la Cour qui logeait si proche de là, de l'autre côté de la Seine, Prud'hon, le cœur caressé, en oubliait de parler de sa ville et surtout de sa femme. Comme on le voit bien pensant à autre chose !

Il resta trois ans à Paris. On a dit qu'il y avait perdu son temps, et à la vérité il n'y peignit guère que pour le plaisir des Fauconnier. Mais il avait la joie d'aller et de venir, d'ouvrir les yeux, de respirer l'air nouveau, et l'on ne saurait traiter de temps perdu ces heures libres de la vie d'un artiste pour la seule raison qu'elles sont sans labeur apparent. Les idées s'accumulaient dans sa tête, une vision personnelle de la beauté se précisait en lui, et peut-être a-t-il conquis son art à regarder les yeux de Marie Fauconnier lui sourire. Pourquoi Prud'hon quitta-t-il Paris à l'automne de 1783 ? S'en allait-il vraiment préparer son concours de Dijon, concours dont il ne savait même pas la date ? et ne peut-on supposer que l'embarras d'avouer enfin à la jeune fille qui aspirait à l'aimer son mariage



LE PREMIER BAISER DE L'AMOUR.
Illustration pour la *Nouvelle Héloïse.*
(D'après la gravure de Copia.)



de Cluny, s'il en avait gardé le secret jusque-là, suffit pour se dérober à cette âme flottante et souffrante ?

II

LE PRIX DES ÉTATS DE BOURGOGNE. — PRUD'HON A ROME. — LE PLAFOND DU PALAIS BARBERINI. — PRUD'HON ENTRE PIERRE DE CORTONE ET CANOVA.

Le voyage de Paris à Dijon fut accidenté. Luxe et misère : après quatre jours et quatre nuits passés sur un coche, qui ne peut même pas le débarquer à Auxerre à cause des eaux basses, Prud'hon fait dans cette ville la rencontre et la conquête d'un Américain qui l'emmène dans sa chaise de poste quelques heures durant, mais, à un détour de route, le voilà réduit à s'en aller à pied à Dijon. Il s'y loge place Saint-Étienne. Un instant il est sur le point de devenir professeur de dessin de l'évêque, mais « la Fortune » veille contre lui. On ne sait pas encore quand se fera le concours; et, écrivant à Fauconnier pour lui raconter son voyage, il lui exprime dans le style de la *Nouvelle Héloïse* sa désolation d'être seul : « Eh! mon ami, faut-il avoir une âme sensible pour n'éprouver que des sensations douloureuses ?... Si je fouille en dedans de moi, je n'y trouve qu'un vide affreux. » Mais le bon Devosge est là et Prud'hon se met assidûment au travail. Tout est retardé : les États de Bourgogne et le concours. Malade au printemps de 84, il refuse l'aide de Fauconnier : « Jus-

qu'à présent je n'ai eu besoin de rien : j'ai toujours gagné assez d'argent pour pouvoir payer ma pension... Quant à mon bonheur, je ne puis être heureux que parmi vous. Mon sensible cœur ne peut se faire à être cruellement séparé de ce qui lui est cher : seul, isolé, il soupire continuellement après les trop aimables objets de sa tendresse. » Ces derniers mots, malgré que Prud'hon eût le soupir facile, semblent confirmer qu'il lui avait caché au moins son état de mari. Dans le même temps, il écrivit à M. de Joursanvault une lettre où il témoigne de très nobles sentiments d'amitié pour son camarade Naigeon, et qui est la dernière que l'on connaisse adressée à ce gentilhomme d'une intelligence et d'un cœur si rares. On croit que la politique les éloigna l'un de l'autre, bien qu'elle leur fût étrangère à tous les deux.

Enfin, au mois de mai c'est le concours : peut-être était ce les concurrents qu'on attendait, car ils ne furent que deux. Ici se place l'anecdote célèbre, contée par Voïart, de Prud'hon, — il a maintenant vingt-six ans, — qui entend des sanglots dans la « loge » voisine, traverse la cloison, voit son adversaire désemparé devant sa toile, la lui transforme et lui fait obtenir le prix. Puis l'aveu du camarade, — pourquoi ne serait-ce pas Naigeon? — qui trouve le prix trop chèrement payé, et Prud'hon porté en triomphe autour du palais des États. L'histoire est invraisemblable, mais il se peut qu'elle soit arrivée à Prud'hon : bonne âme facile à impressionner, il commence volontiers à faire le bien, sans savoir à quoi il s'engage.



LA SAGESSE ET LA VÉRITÉ DESCENDANT SUR LA TERRE.

(Dessin.)

(Collection du Dr Chauffard.)



Il partit cependant en octobre vers cette Italie enchantée ; mais tout lui fut contraire. D'abord son compagnon de voyage, Petitot, qui a eu le prix de sculpture, est inexact au rendez-vous ; Prud'hon l'attend six jours à Mâcon, — ce qui put lui permettre d'aller voir sa femme, — ensuite six jours à Lyon. Sur le Rhône, une tempête ; et il a la même peine à débarquer à Avignon que l'année précédente à Auxerre. A Marseille, pendant trois semaines le batelier refuse de partir. Puis, sitôt la mer prise, « la Fortune, qui ne lui avait jamais accordé de faveurs sans contrastes », lui envoie des vents contraires : impossible d'avancer ; dix jours de relâche à Toulon, trois semaines à l'île d'Elbe. Et arrivé à Civita Vecchia, après trente-cinq jours de bateau, comme pour mieux toucher la vieille terre désirée, Prud'hon tombe du haut de la diligence. Mais en entrant dans Rome il oublia toutes ces misères. C'était dans les derniers jours de 1784 : David, l'esprit plein de l'antiquité de Winckelmann, venait à peine d'en sortir.

Aujourd'hui que Rome nous est devenue si familière, nous continuons à comprendre l'émotion prodigieuse que pouvait donner alors son premier contact. Écoutons y entrer le président du Paty presque au même instant : « Je suis arrivé... Tout ce que ce vaste mot de Rome contient de grand, d'imposant, d'intéressant, d'effrayant, en sortait successivement, ou à la fois, et environnait mon âme. » En trois jours, Prud'hon a visité toutes les églises et dîné chez le cardinal de Bernis, notre ambassadeur. « Là il y avait, écrit-il à son maître, des prélats, de la noblesse, et beau-

coup d'artistes peintres, sculpteurs, architectes et musiciens. Quel aimable homme que ce cardinal de Bernis! Il est affable, familier, mettant tout le monde à son aise; bref, on est chez lui comme chez soi. » L'ancien poète, de qui Voltaire se déclarait le « vieux serviteur et indigne confrère », a une situation exceptionnelle à Rome : il tient, suivant son expression, l'auberge de France dans un carrefour de l'Europe; et, entouré d'une cour, il est plus adulé que le pape Pie VI lui-même. Quelle nouveauté pour Prud'hon! Il doit croire, comme tous les jeunes artistes qui pénètrent dans Rome, qu'il change de monde : mais il n'est pas ébloui, et il n'abusera guère, par la suite, de l'hospitalité luxueuse du cardinal qu'il ne sera admis à représenter sur une toile qu'en copiant avec peine un mauvais portrait déjà fait.

L'éblouissement, c'est à Saint-Pierre qu'il le trouve. Son admiration est sans bornes et sa surprise inlassable. Il s'y extasie devant tout; il calcule des distances, mesure des grandeurs, et, pour frapper l'imagination de Fauconnier, il lui donne des détails comme le font les guides : une corniche sur laquelle pourrait passer un carrosse avec un homme à côté, la superficie d'un pilier égale à celle d'une chapelle de la rue du Bac. Le XVIIIe siècle voyait mieux que nous-mêmes une expression de beauté se dégager de la richesse de Saint-Pierre. Le président du Paty affirme qu'aucune langue n'a de mots pour en parler dignement. Mais Prud'hon n'admire les églises de Rome qu'en dédaignant celles de France, lui qui avait vécu près de l'abba-





Cliche Bulloz.

EUTERPE. VÉNUS.

(Esquisses du Musée de Montpellier.)



tiale de Cluny et qui la laissera détruire sans la défendre! L'esprit du XVIIIe siècle était si porté par ses goûts vers l'éclat italien que quarante ans plus tard encore, un esprit aussi pénétrant que Stendhal, si désabusé qu'il soit des partis pris et des « truismes », en gardera une défiance presque méprisante et du gothique et du roman.

Voici Prud'hon installé à Rome comme « peintre pensionnaire des États de Bourgogne » : c'est son adresse. Il y séjourna au moins trois ans, sans agitation, mélancolique à l'ordinaire. Sa sensibilité mobile et délicate en fait un être d'essence fragile et supérieure, que tout peut atteindre, tout meurtrir, et qui devient ombrageux dans la crainte d'être touché. Il se défend contre les indifférents et les empressés, et il redoute même les protecteurs qui pourraient diminuer son indépendance, car il a la conscience de sa personnalité et il en a le souci. Modeste d'ailleurs et incertain, il hésite à agir et ne sait guère vouloir, lymphatique et dolent ; ce qui ne l'empêche pas, s'échappant de lui-même, de trouver cette jolie manière d'écrire rapide, libre, qui tout à coup se retourne, embarrassée, s'il a besoin de demander un service. Dans son art il a de l'assurance, et il ose y affirmer des principes et des préceptes, parce que l'expérience les lui a répétés, mais, si ouvert que soit son esprit à toutes les idées, il reste un sensitif bien plus qu'il n'est un intellectuel. Le délicieux portrait à la plume qu'il a dessiné à Rome, et très tôt, semble-t-il, nous le montre justement ainsi : mince, presque maigre,

sans rien d'anguleux ni de saillant, tous les traits bien enveloppés; les lèvres larges, mais le nez très fin, l'œil enfoncé, sondeur et songeur, les cheveux frisant, — un rêve admirable, triste et blond.

Tout de suite, quelle que soit la beauté des choses, il s'ennuie, ou du moins il souffre. « Si mon esprit jouit, écrit-il dès le mois de mars 85 à son ami Fauconnier, mon cœur est loin d'être content... Tout ici est néant pour moi. Ce sont des roses que je m'efforce de cueillir et dont je n'attrape que les épines. » Sa vie est très réglée : il dessine le matin d'après l'antique, dîne à midi, se remet au travail, puis, le jour tombé, se promène là où l'on ne rencontre personne, « jusqu'à l'heure de l'académie où je me trouve tout aussi seul que s'il n'y avait que moi ». Il est presque misanthrope. « L'envie en général que les Français portent à ceux qui ont quelque talent fait que le parti le plus sage est de n'avoir communication avec aucun. » Il est allé trois ou quatre fois au café que fréquentent les artistes français, avec des intentions sociables, et il y a été révolté de leur bavardage, de leur jactance et de leur médiocrité. « Là, chacun cherche un point de dispute, qui se rencontre bientôt, pour faire étalage de son éloquence. On critique celui-ci, on déchire celui-là. Tous ceux qui ne peuvent entrer en comparaison avec Raphaël sont proscrits. Raphaël lui-même est blâmé de ne s'être pas assez asservi à l'antique. Le mieux de tout cela, c'est que tous ces messieurs les beaux parleurs n'étudient ni Raphaël, ni l'antique, et s'amusent chez eux à ne

rien faire qui vaille. » Le plaisant coin de café romain au temps de Louis XVI, et qui ne vieillit pas ! Prud'hon se détourne de ce charlatanisme et rentre chez lui.

On ne sait s'il y passa les grandes chaleurs de l'été, ce qui est probable. Car je doute qu'on doive placer pendant cette première année de son séjour à Rome le voyage qu'il fit à Parme, à Milan (et assurément à Florence), et où il connut le Corrège et Léonard. Léonard, c'est le maître, « l'inimitable », « le père, le prince et le premier de tous les peintres ». Quant au Corrège, dont pourtant il n'a pu voir la *Danaé* à Rome, il n'a pas besoin d'en parler pour qu'on sache qu'il l'aime ; et si souvent qu'il s'approche dans la suite de ce grand peintre de la volupté, ce sera toujours par l'attirance nécessaire d'une parenté intellectuelle. Cette passion pour Léonard, c'est à propos de la « copie » attendue par les États qu'il l'a déclarée à Devosge, alors qu'il n'a vu la *Cène* que dans la tapisserie du Vatican. Les tapisseries de Raphaël, au reste, lui causent une excitation presque aussi grande : il comprend à travers cette belle traduction que le Sanzio s'y est mis tout entier, il les détaille à son maître ; et, cherchant un sujet, il voudrait qu'on lui permît de faire sa copie d'après elles. Mais les États tiennent à avoir une chose très à la mode alors, le *Triomphe de l'Aurore*, le plafond de Guide qui est au palais Rospigliosi. On est presque surpris que Prud'hon ne soit pas tenté par ce sujet-là ; mais il n'est pas plus entraîné vers Guide qu'il ne va l'être vers Pierre de Cortone, malgré le goût de l'époque, et cela aide à pressentir déjà en lui le peintre le plus mo-

derne de son temps, ou mieux le plus préparé pour l'avenir. Prud'hon préfère Léonard et Raphaël : « Il est vrai, écrit-il à Devosge, que ce sont des sujets qui ne sont point agréables pour qui n'en sent point les beautés, et qu'à Dijon le plus grand nombre pourrait bien les trouver insipides. » La Fortune, et cette fois la bonne, vient à son secours, mais ce ne sera pas « sans contraste ». Le prince Rospigliosi, fort mécontenté par un peintre, — justement un Bourguignon, un certain Dubois qui, sous prétexte de copier un mauvais Dominiquin, passait ses journées à dormir au palais, — et furieux qu'on lui ait à cette occasion cassé deux vases d'albâtre, ne veut plus voir un artiste entrer chez lui : Bernis lui-même ne saurait le fléchir. Le « contraste » sera de n'échapper aux afféteries de Guide que pour tomber dans les complications du Cortone.

Mais, en attendant la commande, il déménage et s'installe dans ses meubles. « Acconto San Lorenzo, in Panisperna, ai monti a Roma », quartier de plein air où il loue un coin de palais, sans doute avec son camarade le sculpteur Bertrand, qui doit avoir été à Rome son seul ami. Quant à Petitot, très infatué de son talent et qui « parle beaucoup sans qu'il sache bien ni ce qu'il dit ni ce qu'il veut dire », il l'évite. Un tremblement de terre s'ajoute à la collection de ses aventures, dont il est quitte pour la peur, mais d'autres soucis le tiennent. A Cluny, sa femme est sans argent ; elle vient de perdre son père, le notaire, qui n'a rien laissé, et elle est malade. Heureusement le bon Devosge est là, le cœur et la main toujours ouverts, qui envoie un jour

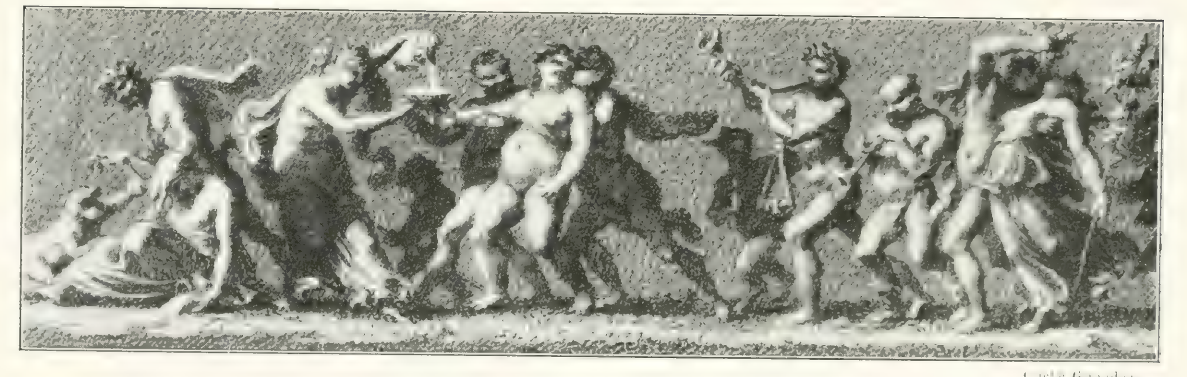
cent cinquante livres, un jour soixante livres. Prud'hon, reconnaissant et tranquillisé, peut s'occuper « à regarder et à admirer les chefs-d'œuvre », comme il le dira plus tard à Bruun-Neergaard curieux de ce qu'il avait fait à Rome. Il va voir le « Faune du Capitole » qu'il aime et qui, vingt ans d'avance, lui annonce le sourire de Mlle Mayer: il rêve, et, sur ces carnets précieux qu'a recueillis Marcille, il prend des notes, dessine des croquis, forme des projets en fixant ses visions avec des titres : « l'Amour réduit à la raison », — « l'Amour et Psyché », — « l'Amour, la Frivolité, le léger Badinage, le Repentir qui les suit », — « Joseph et la Femme de Putiphar », — et celui-ci encore, qui sera plus tard le sujet d'un tableau célèbre d'Ingres, « l'Amour d'Antiochus pour Stratonice ». Et il attend la commande.

Elle arriva au mois de février 86 : il devait exécuter une copie ou plutôt un arrangement du plafond de Pierre de Cortone qui est au palais Barberini. Il s'agissait, « comme les sujets allégoriques peuvent s'interpréter de bien des sens », de faire exprimer à ce plafond la gloire de la Bourgogne et des Condés. Prud'hon va y travailler pendant plus d'un an, avec la seule interruption d'une fièvre de quinze jours et de son voyage en Toscane et en Lombardie. L'assertion est donc tout à fait inexacte qu'il ne l'ait qu'esquissé en hâte au moment de quitter Rome, ainsi que le dit l'ancien catalogue du musée de Dijon, où ce *Triomphe de la Bourgogne* sert de plafond à la salle des Statues, — et aussi l'opinion de Goncourt que par ennui il ne fut qu'ébauché à Rome. Le pensionnaire expédia son envoi

terminé au mois de mars 87 : l'adresse seule y manquait. qu'il avait oublié d'y mettre, et la caisse fut un instant perdue : « De pareilles bévues, écrit-il alors à Devosge, ne semblent être faites que pour moi, ainsi que le précieux avantage de faire des copies d'après de mauvais originaux. » Il s'était mis à l'œuvre et il avait attaqué bravement cette « machine à fracas ». La dépense n'était pas limitée : « J'économiserai, dit-il, l'argent de la Province comme si c'était le mien propre. » Il annonce l'événement à son ami Fauconnier : « Je suis occupé à faire les préparatifs pour peindre un tableau de vingt-cinq pieds pour la Province... Ce tableau est une copie d'après Piètre de Cortone, qui est un assez mauvais peintre des temps passés et que je ne suis guère content de faire. Mais après cela je pourrai travailler pour moi en toute liberté et chercher à commencer ma réputation. »

Pendant toute cette année 86, son plafond va le tourmenter, et sa femme aussi, que la bonté de Devosge a mise en goût, et il doit supplier son maître de se défendre contre les indiscrétions de la dame : « Je lui avais écrit ma façon de penser à cœur ouvert ; mais il paraît qu'elle y a fait peu d'attention, ce qui ne laisse pas de me piquer contre elle. » Elle vient de perdre maintenant sa mère, et elle héberge un frère mal présentable : « Son frère le militaire, sergent dans le régiment de la Colonelle, qui est resté longtemps à Cluny et qui y est peut-être encore, avec le prétexte d'arranger leurs affaires, pourrait très bien leur avoir fait faire ces démarches si pressées. » On croit voir





Cliché Giraudon.

LE PRINTEMPS. — L'AUTOMNE (Projets de frises).
(Dessins, Musée de Chantilly.)



le frère de Manon : « Comme gens de son état, il boit et mange sans s'inquiéter d'où viennent les moyens qui fournissent à ses besoins : et à son départ ne faut-il pas de l'argent ?... Pardon, monsieur, si je vous ai entretenu de choses si ennuyeuses... » Peut-être une autre préoccupation le tourmentait-elle aussi, car à plusieurs reprises il demanda avec instance à Fauconnier le portrait de sa sœur.

Sa susceptibilité toujours aux aguets lui découvre une autre source d'ennuis : les protecteurs, qu'il placerait volontiers au rang des inutiles et des importuns. Il est vrai que la protection dont il s'agit consistait surtout à le faire surveiller par Lagrenée, le directeur de l'Académie de France. « J'avoue, monsieur, dit-il à Devosge dans une très jolie lettre, que les protections m'embarrassent plus qu'elles ne me plaisent, premièrement parce que je ne suis point courtisan, secondement parce qu'un artiste ne devrait avoir de protection que son talent, et comme le mien n'est pas au point où je le désire, je ne me soucie pas qu'on me fasse connaître avant le temps. Quelquefois même c'est nuisible ; un artiste dont on voit la marche et les progrès fait peu de sensation lorsqu'il paraît. » Opinion intéressante, car il la mettra en pratique, ne devant se montrer au public qu'à trente-cinq ans passés, alors qu'il aura conquis son art. Puis il se plaint de M. Lagrenée et d'un abbé Tourlot qui fait du zèle : « Il nous a engagés avec M. Lagrenée, un peu plus que je ne l'aurais désiré ; il l'a prié d'écrire tous les trois mois aux élus de Bourgogne, soit en notre faveur, soit pour leur rendre compte de notre avancement ; pour ce faire, il

faudrait lui montrer de nos ouvrages, et, de bonne foi, je ne me sens pas porté à cela. M. Lagrenée a sa façon de voir et de faire qui ne cadre guère avec la mienne. Par conséquent, ses conseils ne peuvent pas m'être bons, et alors à quoi sert d'avoir l'air de demander les avis d'une personne quand on n'est pas disposé à les suivre ? Du reste, M. Lagrenée est un homme aimable et qui aime à rendre service... Léonard de Vinci, cet Homère de la peinture, dit lui-même qu'un artiste a besoin d'être tout entier à lui, que la solitude lui est absolument nécessaire pour observer plus attentivement la nature. »

Cependant le plafond s'achève. Il le dit à son maître dans une lettre du 26 février 87, où il l'engage à laisser son fils, le « petit Natoile », concourir pour le prix triennal, ce dont se défend l'excellent homme ; et il l'en supplie, et dans son insistance délicieuse son exquise tendresse si souvent voilée se découvre un instant. Il y donne aussi de beaux conseils au jeune homme : « Du nerf, de l'expression, un dessin ferme et grandement senti, des draperies avec des plis grands et décidés et du repos dans les parties larges... Laissez, laissez le clinquant et le brillant à ceux qui privent leurs figures d'âme et de sentiment, et qui ne savent ni émouvoir ni intéresser. Ils ont recours au faible avantage de fasciner les yeux, et ils renvoient leur monde aussi vide de sensations qu'ils étaient venus. » Au mois d'avril, le plafond est fini, collaboration d'un peintre ennuyeux avec un peintre ennuyé : parmi des feuillages durs qui n'ont rien de céleste, dans des bitumes, des jaunes et des gris de



LA PAIX : TRIOMPHE DE BONAPARTE.

(Dessin, Musée de Chantilly.)



ciel assez plats et médiocres, des figures nombreuses se tiennent lourdement dans l'air; mais, à gauche et à droite de la Bourgogne, un essaim de femmes prudhoniennes a surgi, des Muses, — l'une surtout qui tient une palette, — légères, fluides, caressantes, blondes, le cou joliment tendu, des femmes que n'a pu connaître Pierre de Cortone, même aux jours de sa grâce, et qui annoncent que le peintre est né des voluptés légères. Avec l'espoir que ses trente ans vont être enfin libres, il notifie à Devosge l'envoi de la « machine », — l'envoi où il a oublié l'adresse; et dans une lettre très noble pour son camarade Bertrand tombé dans la gène, il reproche aux États, bravement, — car il ne peut savoir qu'ils vont mourir, — de délaisser les artistes puisqu'ils ne pensent pas à son ami.

Prud'hon s'est lié avec Canova, et l'on ne saurait négliger l'influence que put avoir, durant quelques mois d'amicales effusions, le grand sculpteur attardé des grâces antiques sur le peintre moderne de la grâce. Canova voulait le garder à Rome et l'y faire participer à l'éclat grandissant de sa fortune, mais Prud'hon tient à s'en aller vers Paris, où il se sent la force de paraître. Il y avait aussi sur ses carnets un brouillon de lettre d'amour : on croit qu'elle était préparée, soit pour Mlle Dembrun, la jeune belle-sœur de M. de Joursanvault, jadis entrevue à Beaune, soit plutôt pour Marie Fauconnier, — mais comment expliquer alors qu'il n'arrive à Paris que deux ans plus tard, à l'instant d'y voir en 1789 flamber les premières ardeurs de la Révolution ?

III

PRUD'HON REVIENT A PARIS. — LA RÉVOLUTION. — SÉJOUR DE PRUD'HON SUR LES BORDS DE LA SAÔNE. — PORTRAITS ET VIGNETTES.

L'itinéraire du retour est inconnu, mais il est très évident que Prud'hon s'arrêta quelque temps auprès de sa femme et de son fils, puisque le portrait de l'abbé Besson ne saurait être rapporté à une autre époque : peut-être même alla-t-il non sans plaisir revoir la longue rue étroite de son enfance, maintenant que, devenu un artiste, il ne devait plus y vivre ; non que l'artiste soit très important déjà, lui qui bientôt, en s'arrêtant à Dijon, fera le portrait d'un marchand de laines en échange d'une paire de couvertures. Il passa par Beaune, car on ne peut guère donner au buste charmant de la baronne de Joursanvault, qui est au musée de cette ville, une date plus ancienne, pour son aisance et sa sûreté : une jolie tête Louis XVI, presque Louis XV encore, aux cheveux bien enlevés sur le front, le menton rond, les pommettes saillantes, la bouche spirituelle. Il en aurait exécuté un autre, d'elle ou de Mlle Dembrun, avant son départ pour Rome ; — et voilà tout Prud'hon sculpteur. A Dijon, revenu parmi ses anciens maîtres, il peignit une série de portraits. D'abord celui de Devosge, qui est au musée, tenant un crayon de sa belle main, la tête un peu plate sur un fond brun dur, mais la chair déjà très modelée avec des teintes d'or. Au musée de la ville aussi,



PORTRAIT DE CONSTANCE MAYER.
Miniature.
(Collection de Madame Henry Jahan.)



M. Musard, large bourgeois rougeoyant et mal rasé, le jabot blanc, les revers d'habit à rayures bleu de ciel. — un portrait d'attente, — et *Nicolas Bornier*, professeur de sculpture, qui, avec quelque inexpérience, a de bien jolis tons et de délicats modelés. Le portrait de Mme Bornier est peut-être de cinq ans postérieur, de l'époque du voyage à Gray, mais celui de Gauthier la Chapelle et la miniature de Mme Devosge sont de 1788.

Prud'hon fit en 1789 sa rentrée à Paris. Il n'y eût été remarqué en aucun temps, mais il le fut moins encore en celui-là. L'inquiétude est partout, et la curiosité du lendemain : comment va-t-il pouvoir travailler dans ce déchirement qui commence? Qu'aucune antinomie n'existe entre l'agitation d'un peuple et le rêve d'un poète, il le prouve en étant aussitôt le délicieux artiste qu'il doit être. Il revoit au milieu des broderies le sourire énigmatique de Marie Fauconnier : « Ce Prud'hon qui n'avait pas dit qu'il était marié ! » et il vient loger rue Guénégaud. Mme Prud'hon et son fils Jean, déjà dans sa douzième année, l'y rejoignirent très vite. Le peintre attendait-il sa femme? En tout cas il se résigna, et il eut encore deux fils d'elle, en 91 et en 93, et d'autres enfants plus tard. Anatole Devosge, venu prendre pour quelques mois les leçons de David, sentait dans le petit logis la vie étroite, et, un jour que la dame tenait à aller voir une exécution, — cette exigence aux premières heures de la Révolution a quelque chose de sinistre, — son mari, qui ne s'en souciait guère, put déclarer qu'il n'avait pas de bas à se mettre, et, priant Anatole, il

lui dit : « Emmène-la et garde-la le plus longtemps possible. »

Prud'hon, qui revenait de Rome en provincial, n'avait à Paris aucune attache officielle, et il dut peindre des miniatures pour les gens du voisinage. Mais bientôt un amateur, le comte d'Harlai, lui commandait trois dessins : moment capital. On n'est pas sûr qu'il les ait payés largement ; mais il n'importe, Prud'hon était mis en état de faire son œuvre, et ces trois morceaux vont être du premier coup une expression complète de son génie. Cependant il a déménagé et habite au n° 18 de la rue Cadet. Excité par les idées nouvelles, il va au club avec Fauconnier se fasciner à l'éloquence de Robespierre et entreprend dans son enthousiasme un grand panneau, où il ambitionne de réunir les premiers rôles de l'époque : c'est le dernier temps de son amitié pour le marchand de dentelles, qui, proposé comme parrain de l'un de ses fils, de Jacques-Philippe ou d'Eudamidas, se fâcha de ne pas l'être. Prud'hon expose alors pour son premier Salon, en septembre 91, l'an III de la Liberté, — « au Louvre, par ordre de l'Assemblée nationale », — « un dessin à la pierre noire représentant *un jeune homme appuyé sur le dieu Terme* », qui appartient à M. Georges Cain.

Les trois dessins du comte d'Harlai, qui va devenir avec les événements le citoyen d'Arlet, puis Darlet, sans apostrophe, ainsi que nous l'apprennent les planches gravées de Copia, sont *la Vengeance de Cérès*, et, en pendants, *le Cruel rit des pleurs qu'il fait verser*, et *l'Amour réduit à la raison*. Les sujets sont les plus prudhoniens du



Cliché Lévy.

PORTRAIT DE L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE.
(Musée du Louvre.)



monde, et le peintre, enchanté par ces allégories, s'y adonne si vivement, qu'il compose, enveloppées et enveloppantes, des œuvres dont il ne dépassera guère la beauté ni la souplesse, d'un charme qui se sensualise de grâce, parmi des voluptés où transparaissent à la fois des inquiétudes et des ironies; et l'on peut dès lors voir nettement en Prud'hon l'adversaire de David et de l'École, le maître de la chair vivante et savoureuse en face du maître des conventions impeccables et des anatomies savantes.

La *Vengeance de Cérès* est une métamorphose d'Ovide : « Cérès change en lézard le jeune Stellio parce qu'il se moquait d'elle en la voyant manger avec avidité. » La mère de Proserpine, endolorie d'avoir perdu sa fille, regarde avec courroux l'insolent gamin, et il y a déjà de la *Vengeance divine* en elle. L'Amour, *le Cruel rit des pleurs qu'il fait verser*, est un camarade de Stellio et, rieur énigmatique, ondoyant et ondulant, se moque d'une jeune fille éplorée, qui, devenue délicieusement mutine, va prendre sa revanche dans *l'Amour réduit à la raison*, en se jouant du « cruel », — à moins qu'il ne faille transposer les actes du drame et que ce ne soit l'Amour qui prenne sa revanche en se réjouissant de tourmenter la jeune fille qui a osé rire de lui.

L'Amour réduit à la raison fit partie des « ouvrages exposés au Sallon du Louvre par les artistes composans la commune des Arts, le 10 août 1793 ». Prud'hon y avait envoyé en même temps un beau portrait de Mme Copia, le dessin d'*Andromaque*, sujet auquel il reviendra vingt-

quatre ans plus tard dans une condoléance à Marie-Louise, — et *l'Union de l'Amour et de l'Amitié*, où il répète sa figure d'homme du Salon précédent auprès d'une Amitié très charmante, la vraie femme de Prud'hon, aux yeux écartés et rêveurs, à la bouche presque entr'ouverte, aux seins très modelés, qui, peinte, fit partie du cabinet de Morny, et, dessinée, se voit au musée Condé. On peut rapporter à la même inspiration un dessin d'une suavité plus grande encore, *Joseph et la femme de Putiphar* : non le Joseph traditionnel qui n'hésite pas, mais un Joseph désolé par la tentation dans les bras d'une femme désireuse, appelante, voluptueuse et jeune, sans rien des violences qu'on attribue à la femme déjà mûre du célèbre intendant des Pharaons ; lutte de corps et d'âmes, groupe merveilleux par la justesse exquise des formes et des sentiments.

Edmond de Goncourt a fait cette remarque, que les dessins de Prud'hon étaient extraordinairement disposés pour la gravure et que, par leurs hachures et leurs traits, ils la préparaient en quelque sorte ; la transcription s'opérait ainsi d'elle-même et pouvait arriver à une précieuse réalisation du dessin. Prud'hon cependant a été peu gravé, mais, par Copia d'abord, puis par Roger, et après sa mort par Jules Boilly et par Aubry-Lecomte, d'une manière si jolie et si vraie que, malgré les facilités qu'ils eurent, leur mérite n'en doit pas être amoindri. Il l'a été aussi, médiocrement, par son fils aîné. Louis Copia, qui, de six ans moins âgé que Prud'hon, l'a connu à son



Cliché Neurdein.

THEMIS.
(Dessin, Musée du Louvre.)



retour de Rome, et qui va mourir en 1799, exposera au Salon de 95, alors que le peintre sera dans la Haute-Saône, *l'Amour réduit à la raison* et *la Vengeance de Cérès* avec une *Sapho* de Devosge et un « cadre contenant plusieurs gravures, d'après les citoyens Prud'hon et David » : assemblage de noms bien intéressant. Roger, « élève de L. Copia et de Prud'hon », continuera l'œuvre de l'un en travaillant beaucoup d'après l'autre. Prud'hon, pour les premières planches de Copia, avait fait une association avec lui et avec Constantin, le marchand de tableaux de la rue Saint-Lazare, auquel il avait donné la « signature » de ses tableaux et de ses dessins. Lui-même a fort peu gravé : *Phrosine et Mélidor*, l'*Enlèvement d'Europe*, à l'eau-forte, et, dans ses dernières années, les lithographies de l'*Enfant au chien* et de la *Famille malheureuse*.

Maintenant, en pleine Terreur, Prud'hon excité se sent le désir de grandes choses : il voudrait décorer le Panthéon de grisailles en trompe-l'œil avec toutes les Vertus républicaines, et composer un tableau officiel en l'honneur de l'Agriculture, mais il doit se contenter d'un vaste dessin où l'on voit une Minerve qui rapproche la Liberté de la Loi : il dessine aussi une *Tyrannie*, qui a appartenu au prince Napoléon. Puis, par un revirement brusque, il se donne tout à coup à une série de petites pièces, en-têtes officiels pour des administrations de l'État, qui ont été tous gravés par Roger : Préfecture de la Seine, Département de la Seine-Inférieure, Colonie de la Louisiane, Ministère de la Guerre, Ministère de la Police générale, Ministère de l'Inté-

rieur (brevets d'invention), et encore à un projet de médaille pour la « République française, une, indivisible et impérissable, 1794 ». En ces sujets d'allégorie, précieux sous ses doigts, il s'est adonné à la représentation qu'il aimait d'une idée ou d'un fait par un être impersonnel et imaginaire, avant que dans ses décorations impériales il ne s'y abandonnât passionnément et avec excès : Prud'hon et son époque recherchaient à tout propos l'allégorie et les emblèmes, et ils en goûtaient la convention facile sans se préoccuper de s'élever au symbole. On se demande pourquoi les en-têtes de ces administrations publiques, bonne fortune et marque glorieuse de leurs débuts, ne sont plus utilisés aujourd'hui ; mais le mieux ne serait-il pas de le leur demander à elles-mêmes et de les prier d'y revenir ?

Par ce temps violent d'émotions et de sursauts, Prud'hon dessine aussi pour les boîtes de dragées du confiseur Berthelemot — « le Fidèle Berger » — une Vénus avec l'Amour, et une Léda d'après une pierre antique. Mais l'adresse du graveur Merlen, une Minerve peinte sur verre pour le dessus de porte de sa boutique et qui a été retrouvée par His de la Salle, ne fut en tout cas burinée par Roger que lors du Consulat, puisqu'on y lit : « Palais du Tribunat, n° 40 ». A plus forte raison, l'adresse de la veuve Merlen, — une femme devant un coffret à bijoux, — boutiquière très à la mode du commencement du siècle, qui « tient fabrique et magasin d'orfèvrerie, joailleries et bijouteries dans le plus nouveau goût, vend, achète et monte les diamants, le tout à juste prix ».

C'est que, en dehors des occasions et des nécessités, Prud'hon estimait qu'il devait pouvoir s'assouplir à tout, varier ses formules et ses expressions. « Vous voulez, dira-t-il à Voïart en causant avec lui de David, que moi, le témoin journalier des modifications que subissent mes compatriotes mêmes, j'adopte, pour exprimer ce que je vois, un style étranger à leur nature... Je ne puis ni ne veux voir par les yeux des autres ; leurs lunettes ne me vont pas... Enfin, parce que Corneille et Racine ont fait des chefs-d'œuvre immortels, faut-il ne plus parler, ne plus écrire qu'en vers alexandrins ? »

Robespierre, qu'il avait admiré au club, vient de tomber et de mourir, mais la misère du temps n'est pas finie. Prud'hon, à l'étroit dans son logis de la rue Cadet, mal à l'aise entre les cris de sa femme et ceux de ses trois enfants, se débattait déjà contre les difficultés de vivre, quand arrive la disette à l'automne de 94. Il quitte alors Paris avec sa famille. Chacun s'en allait du côté de son pays : Fragonard déjà vieillissant part pour Grasse. Prud'hon s'arrêtera en Franche-Comté, et il passera deux ans sur les bords de la Saône, à Gray et au village de Rigny. Pourquoi va-t-il à Gray ? Le plus vraisemblable, c'est que le bon Devosge, qui était de cette petite ville, s'est mêlé de lui trouver des travaux et des relations. Quoi qu'il en soit, Prud'hon, évadé du cauchemar de Paris, vivra deux années très douces auprès de cette Saône intime, sinueuse et lente, parmi les arbres et dans la retraite, sans même peut-être que son bonheur soit diminué par

le voisinage de sa femme, qui, à Rigny, va lui donner un quatrième fils, Philopœmen. Cependant il peindra l'un de ses plus beaux portraits et il dessinera pour Didot de merveilleuses illustrations. On sait que Roger est auprès de lui à Rigny, car il figure comme témoin à l'acte de naissance de son fils.

Il paraît que Prud'hon, habitué aux accidents de voiture, en eut un à une lieue de Gray, justement devant le château de Rigny, situé tout au bord de la rivière, et que, recueilli et soigné là, il y fit les portraits du père, de la mère et des enfants. Le *Portrait de M. Anthony*, au musée de Dijon, montre le peintre définitivement maître de son art : un homme brun, jeune, au masque sérieux et tendre, en habit bleu harmonisé avec le bleu de la cravate, gilet rouge et culotte de casimir, la main droite passée dans la bride de son cheval dont on ne voit que la tête et l'encolure. Le musée de Lyon possède depuis quelques années le *Portrait de Mme Anthony et de ses enfants* et peut s'en faire gloire, car ce morceau d'une saveur extrême, si accusé à la fois et si estompé, si sûr et si souple, doit prendre une place capitale dans la peinture moderne, et, s'il fait penser ou à Goya ou à Reynolds, dont Prud'hon certes ignorait alors les noms mêmes, c'est en les égalant au moins. Jeune, très jeune, sa fille en petit bonnet blanc toute petite entre ses bras, la mère, satisfaite, câline et spirituelle, avec de la lumière dans les yeux, se tient droite dans sa blanche robe Directoire à la ceinture rose, un chapeau gris piqué d'un nœud rose encadrant son visage dont les cheveux châtains

ondulent et descendent; et, derrière elle, son fils de qui la tête, sortant d'un col blanc, se penche, malicieuse et gentille, les yeux très ouverts, les dents aperçues. Morceau fondu et merveilleux, délicieusement humain, de la famille de ces portraits d'élite qui vous parlent d'eux dès qu'on s'en approche assez près. Prud'hon, qui avait su plaire, peignit encore le portrait de la nièce, qu'on aura la joie de voir bientôt au musée de Dijon; et dans le même temps celui de la petite *Marie-Marguerite Lagnier*, qui est au Louvre, et ceux d'*Ursule Beron*, toute blonde et très en bleu, et d'*Étienne Beron*, son mari, qui sont à Gray. Souvent Prud'hon a fait les portraits du mari et de la femme : habitude de l'époque, habitude surtout de la province où, avec le désir régulier d'enrichir à la même heure la maison familiale de la double image aimée du père et de la mère pour le souvenir des enfants, l'on n'a l'occasion ni l'idée de chercher des artistes différents pour exprimer des natures diverses. Il peint *M. Rey* et *Mme Rey* au pastel, d'autres encore, M. et Mme Febvre, M. et Mme Barbizet, petits bourgeois, tantôt représentés à la hâte pour les besoins de la vie, tantôt caressés pour le plaisir de l'artiste, comme *M. Perché*, juge, qui appartient à M. Groult. Qu'est-ce que toutes ces commandes lui rapportaient ? Malgré les souvenirs de Mme Barbizet sur les malheurs de Prud'hon, recueillis par M. René Jean, ces travaux, à n'en guère douter, lui étaient payés au taux provincial, ce qui à Rigny lui permettait de vivre à l'aise. Il peignit encore au château de Belleneuve, près de Dijon, l'important por-

trait de *M. Viardot*, assis sur une chaise, poudré et en habit bleu, d'autant plus important pour lui que c'est en le peignant qu'il fit la connaissance de Frochot, ami très utile, — et celui de *Mme Viardot*, en robe verte à raies jaunes.

D'ailleurs il travaillait en outre pour Didot l'aîné, qui, dans l'effervescence d'alors, publiait tranquillement ses plus belles éditions. Il avait commencé à Paris dès 1793, ainsi qu'en témoigne le reçu d'une somme qui semble assez forte, mais qui lui était évidemment payée en assignats. Il illustra d'abord « Daphnis et Chloé » : la *Chèvre allaitant Daphnis*, le *Bain* et la *Cigale*, lavés à l'encre de Chine, figurèrent au Salon de l'an V avec un *Portrait du citoyen C.* (son ami Constantin), dont « le temps, dit le catalogue, n'a pas permis à l'artiste de finir les mains ni les vêtements », et avec deux des trois dessins à la plume, *Choisir l'objet*, *L'enflammer*, *En jouir*, qu'il fit pour « l'Art d'aimer » de Gentil-Bernard. Pour un roman en vers du même Bernard, il dessina les *Amours de Phrosine et Mélidor*, qu'il grava lui-même et dont l'esquisse peinte appartient à M. G. Cain. Et encore — tant à Rigny qu'ensuite à Paris — cinq illustrations de « la Tribu indienne par le C. L. B. » (citoyen Louis Bonaparte), dont on dit que dans la dernière et la plus connue, la *Soif de l'or*, il prêta à l'homme cupide les traits de Girodet ; puis le *Naufrage* de « Paul et Virginie », et, pour l'édition de Racine, l'*Apothéose* en frontispice et *Pyrrhus et Andromaque* : *la Thébaïde* serait de lui aussi, bien que son nom ne figure pas sur la planche, mais les élèves de David auraient obtenu que Didot



Cliché Neurdein.

LA JUSTICE ET LA VENGEANCE DIVINE POURSUIVANT LE CRIME.

(Musée du Louvre.)



le fît enlever et ne donnât plus de commandes à Prud'hon. Il travaillait en même temps pour Renouard, illustrant l'« Aminta » du Tasse avec le joli dessin à la sépia de *Sylvie et le Satyre*, qui appartenait à Alexandre Dumas fils ; mais ce travail lui avait coûté tant de peine qu'il ne voulut dessiner qu'aux crayons noir et blanc la *Délivrance d'Anzia*, pour un roman grec, et un nouveau *Bain*, plus charmant que l'autre, avec une Chloé plus jeune, destiné à une édition italienne, et qui fut payé six louis par Renouard. Il faut enfin noter les cinq vignettes de « la Nouvelle Héloïse », gravées par Copia, en mettant à part pour sa grâce le *Premier baiser de l'amour*, et pour ce qu'il est curieux à rapprocher d'un dessin sur le même sujet, plus précis, plus habile et plus sec, de Moreau le jeune : on comprend là que Prud'hon, mis en présence d'un livre, ne devient pas volontiers un vignettiste, et que, se préoccupant peu de l'appropriation de son dessin, il poursuit en visionnaire le rêve de volupté douce et de tendre féminité dont jour à jour il compose son œuvre.

IV

LE DIRECTOIRE ET LE CONSULAT. — LES PREMIERS SUCCÈS. — PRUD'HON AU LOUVRE. — PLAFONDS ET DÉCORATIONS.

Prud'hon, de retour à Paris avec sa femme et ses quatre fils, s'installa, à l'automne de 96, au n° 28 de la rue du Harlai, où une fille, Émilie, qui fut son dernier enfant, lui

naquit dès son arrivée, le 3 novembre. Les temps sont bien changés : à la poursuite de la gloire, le jeune général Bonaparte a remplacé Robespierre, et le Directoire se venge de la Terreur en s'amusant. La mode aujourd'hui est au plaisir, mais, soit caprice, soit souvenir des événements tragiques, il y faut un décor solennel et romain : Fragonard est jeté de côté et David est roi.

Fort peu connu encore, et en homme qui débarque pour la seconde fois de sa province, Prud'hon, à l'instar des pensionnaires de l'Académie, s'en alla faire visite aux peintres célèbres. On rapporte que David et Girodet le reçurent froidement, mais on les voit plutôt pleins d'une insolente bienveillance. Il vint chez Greuze, qui lui aurait dit en lui montrant ses manchettes déchirées : « Vous avez du talent ? Tant pis ! De la famille et du talent, c'est plus qu'il n'en faut pour mourir à la peine » ; et qui aurait dit de lui : « Celui-ci ira plus loin que moi ; il enfourchera les deux siècles avec des bottes de sept lieues. » Il y avait bien des points de contact entre ces deux Bourguignons, l'un et l'autre nés dans une petite rue de petite ville, — celle de Tournus plus étroite et plus triste encore que celle de Cluny, — mais le grand trait d'union entre eux sera l'Élève, et Prud'hon, jeune encore de ses quarante ans qui s'approchent, aurait pu ce jour-là apercevoir chez le vieux peintre sentimental Mlle Mayer, que Greuze dans quelques années va lui léguer sans le savoir. Quant à Gros, il fit son portrait, coiffé à la chien, dans la cravate et l'habit des Incroyables, mais il ne l'acheva

pas, ce qui laisse un peu d'inquiétude sur leurs rapports.

Cependant qu'il apprend à connaître derrière leurs palettes les peintres du Directoire, Prud'hon travaille. Il compose son magistral dessin de *la Sagesse et la Vérité descendant sur la terre* (1), qui va lui servir de billet d'entrée dans la gloire du jour, et qui lui vaut, avec un prix d'encouragement, la commande de l'exécution peinte et un logement au Louvre. Ce projet de plafond, amoureusement dessiné, comme avec des caresses de noir et de blanc sur le bleu du papier, — et cette volupté de la touche, accentuée par l'écrasement de la craie, reste une caractéristique de tous les dessins de Prud'hon, — dénote que des idées décoratives le préoccupent alors, et il va en effet consacrer ces années-ci aux murs et aux plafonds.

Le voici donc, en 1798, s'installant au Palais national des Sciences et des Arts, c'est-à-dire au Louvre. Il a fait du chemin depuis sa rue Guénégaud, depuis le temps si proche encore où, au bras de Fauconnier, il écoutait Robespierre. Non qu'il soit très à l'aise avec Mme Prud'hon et ses cinq enfants dans cette cité d'artistes où l'on se presse, où l'on se dérange, où l'on s'épie, car ils sont vingt-six dans ces galeries que Henri IV a fait disposer afin d'avoir ses « maîtres » auprès de lui comme il a ses seigneurs, et que Napoléon, y voyant un soir de la lumière, fera évacuer par crainte de l'incendie, en commandant à Duroc « le déménagement de tous ces bougres-là ». Qui oserait aujourd'hui

(1) Ch. Blanc le croyait perdu : il appartient aujourd'hui au Dr Chauffard.

lui donner tort ? Prud'hon lui-même n'a pas le droit de brûler le Vinci. En attendant, il y a pour voisins Hubert Robert et Pajou, et Greuze, et aussi, tout désorienté et si vieilli par la Révolution, Fragonard, avec sa femme qui promène dans les couloirs sa vulgarité bavarde, et sa belle-sœur, Marguerite Gérard, plus jeune et plus prisée en ses coquetteries et ses froideurs ; et, pendant que Mme Fragonard parle, Mme Prud'hon crie. Lui, que le succès excite, n'en travaille pas avec moins de bravoure, et, ses enfants, il s'en sert comme des plus aimés et des mieux compris des modèles.

Le plafond s'achève bien, mais ne peut sortir de l'atelier, et le peintre doit demander au ministre de l'intérieur l'autorisation de lui faire un passage. Il arrive enfin au Salon de 1799, qui s'ouvre le 1er fructidor an VII : la Sagesse, Minerve drapée de jaune, présente à la Terre la Vérité dévoilée, simple et confiante. L'élégant public de la fin du siècle, habitué aux conventions sentimentales de Greuze, — la citoyenne Mayer, redevenue Mlle Mayer à l'aurore du Consulat, expose quatre toiles du genre, — et aux conventions historiques de David, fut surpris de cette fleur d'essentielle beauté ; et, émerveillé du même coup, il fit un succès à l'œuvre et mit l'homme à la mode (1). L'année est excellente pour Prud'hon, à qui un autre succès arrive, très brillant : le fournisseur des armées M. de Lanois

(1) Placé d'abord dans la galerie des peintres vivants à Versailles, il décorait, en 1801, la salle des Gardes de Saint-Cloud. A la suite d'un incendie qui l'avait touché, il fut relégué dans les greniers du Louvre où, pendant tout le siècle dernier, il passa pour être à peu près perdu. Il est de nouveau depuis 1904 exposé en tableau dans l'escalier Mollien.

l'a chargé de la décoration de son hôtel, et tout Paris s'y intéresse. Cet hôtel, qu'avait fait construire rue Cerutti, la rue Laffitte de nos jours, le trésorier des États de Bourgogne Saint-Julien, abritera plus tard la reine Hortense et la fortune des Rothschild : il vient d'être démoli.

Prud'hon a l'espace et il se donne carrière. Dans le salon principal, il peint quatre panneaux en hauteur, où quatre femmes debout représentent la Richesse, les Arts, les Plaisirs et la Philosophie : et au-dessus des portes quatre femmes couchées sont le Matin, le Midi, le Soir et la Nuit : des ornements, des mascarons, des bas-reliefs en grisaille, les accordent, les joignent ou les soutiennent. Les quatre femmes, qu'on a nommées Pandore, Euterpe, Vénus et Minerve, ont en leurs mobiles attitudes des souplesses charmantes : un Amour voltige au-dessus de chacune d'elles, un autre Amour semble les supporter. De celles qui sont couchées indolemment pour couronner les portes, l'une lit, l'autre songe sur de l'eau qu'elle effleure, celle-là se mire dans une glace, celle-ci dort. Et chacun de ces Amours et chacune de ces femmes est environné d'attributs qui sont d'une grâce et d'un arrangement parfaits, malgré qu'ils veuillent impitoyablement signifier quelque chose. Car Prud'hon a pris son essor dans le champ aimé de l'allégorie. Tout cela, moelleux, caressant et léger, n'en garde pas moins un charme primordial et immédiat : deux colombes ont bien le droit après tout de regarder Vénus qui dort, et le commentaire n'en est obligatoire pour personne. Son époque et sa nature entraînaient Pru-

d'hon à ces complications littéraires, si dangereuses pour un artiste qu'elles embarrassent et détournent de son but, mais il s'en sauva toujours avec son génie de peintre.

Pour cette décoration aujourd'hui dispersée, Prud'hon avait peint sur bois quatre merveilleuses toutes petites esquisses qui firent partie du cabinet Denon : M. Valedeau les acheta 3 500 francs et les donna en 1836 au musée de Montpellier. Une fantaisie, assez curieuse, du catalogue de 1839, — et celui de 1859 la répète encore, — fait de leur auteur un élève de David, marquant bien par là l'importance absorbante du maître des « Horaces », et qu'il fut un temps pour lequel un peintre ne pouvait avoir d'autre origine. En outre des esquisses peintes, quatre cartons dessinés à la pierre noire et à la craie avec des touches de sanguine, que M. Laperlier avait achetés 250 francs à M. de Boisfremont, se trouvent au musée du Louvre depuis 1867 où ils furent payés 5 030 francs, mais provisoirement ils y sont presque invisibles dans le voisinage du plafond de Saint-Cloud : il y manque d'ailleurs des parties entières.

Prud'hon devait continuer à décorer l'hôtel de M. de Lanois. Clément assure que les *Quatre projets de frises*, exposés au Salon de 99 avec *la Sagesse et la Vérité*, avaient été dessinés dans ce but-là : ces quatre dessins, évoquant avec des fleurs, des jeux ou des danses, avec des jeunes gens et des jeunes filles, le Printemps, l'Été, l'Automne et l'Hiver, conservés à Chantilly, après avoir appartenu à Bertrand, l'ami malheureux des jours de Rome, à Bruun-Neergaard et au marquis Maison, gardent en leur mi-



Cliché Lévy.

LE SOMMEIL DE PSYCHÉ (Esquisse).

(Musée de Chantilly.)



nuscule beauté une exceptionnelle saveur. D'autres *Saisons*, toutes différentes dans leur charme égal, semblent dater de la même époque : ce sont quatre figures volantes de femmes, — ces figures où triomphe Prud'hon, — celle du Printemps à peine voilée de gaze blanche, blonde et naïve, avec des fleurs dans ses mains ; celle de l'Été, deux gerbes sous les bras, brune et énamourée en sa transparente et longue écharpe bleue ; celle de l'Automne, voluptueuse, tenant la grappe mûre de son bras soulevé ; celle de l'Hiver, si frileuse et si jeune, enfermée des yeux aux pieds dans son grand manteau noir. Ces panneaux, qui auraient été peints pour l'hôtel d'un financier nommé Baillot, et fort connus par les lithographies de Boilly, furent achetés 16 000 francs à la vente Panisse en 1860 par M. Didier, payés deux ans plus tard 33 500 francs par Mme Denain, la sociétaire du Théâtre-Français, et vendus après sa mort 80 000 francs en 1893. La jolie série, *Apollon et les Muses* dessinés deux à deux sur cinq feuilles, où un amour se câline si gentiment aux genoux d'Euterpe, où Terpsichore souriante se contourne avec tant de jeunesse et de vie, conçue sans doute dans une idée semblable, ne fut jamais exécutée.

Bonaparte entre alors dans la vie de Prud'hon, de qui l'esprit commence à s'orienter vers les choses impériales ; et plus tard l'Empereur s'attachera au peintre, phénomène psycho-historique délicat à expliquer, car il restera naturellement très épris de David. Un concours, qui n'aura pas de suite, mais où se prépare la colonne Vendôme, est ouvert en l'an IX, pour élever une colonne à la gloire des

braves, morts dans les guerres de la Liberté. Prud'hon fait un dessin très achevé, avec un soubassement d'une grande hauteur supportant le sarcophage des héros, d'où part la colonne, « monument de leur courage » : « Des victoires amoncelées les unes sur les autres et séparées par des lauriers, a écrit le maître au revers de son dessin, leur ont mérité les palmes et les couronnes de la gloire et atteignent à l'immortalité ; elles forment la colonne que la reconnaissance nationale a érigée à leur mémoire, et son chapiteau, composé de palmes étreintes par une couronne d'étoiles, est surmonté de l'Immortalité. » La phraséologie compliquée de ce projet « inventé et dessiné par Pierre-Paul Prud'hon, 1801 », nous enseigne qu'un artiste doit se défier de la littérature.

Cette même année, le peintre de *la Sagesse et la Vérité* expose un Triomphe de Bonaparte, qu'il intitule *la Paix*, où le Premier Consul, entre la Victoire songeuse aux ailes éployées et la Paix innocente chargée de fleurs, passe sur un char antique, que précède en pleine allégresse une troupe d'amours, marchant et dansant, et qu'entourent, lentes, eurythmiques et suaves, des femmes longuement drapées qui sont les Muses, les Arts et les Sciences. C'était un dessin à la plume, mais Prud'hon le reprit plusieurs fois, et fit le beau dessin à la pierre d'Italie et à la craie qu'on voit à Chantilly. Il avait composé aussi un projet à la gloire de Desaix mort dans la victoire à Marengo, que Percier exécuta sur la place Dauphine : au-dessus d'une petite colonne, une figure allégorique couronnait le héros.



Cliché Lévy

LE RÉVEIL DE PSYCHÉ (Esquisse).

(Musée de Chantilly.)



Mais des travaux plus importants l'appelaient : Bruun-Neergaard nous apprend qu'il avait été chargé de peindre quatre plafonds pour le Louvre, dont un au moins ne fut même pas étudié. Le premier, exécuté en 1801, n'est qu'un médaillon de la salle des Antonins, *l'Étude guidant l'essor du Génie*, dont le musée d'Angers possède une petite esquisse. Deux enfants, jolis à ravir en leur beauté vraie, l'un soutenant l'autre par le bras, d'un élan sûr et droit s'envolent au plus haut de l'empyrée ; et, à voir dans l'espace l'ascension si libre de ces deux amours, l'on pense volontiers aux Corrège de Parme, non seulement aux *Putti* de San Paolo, mais aux plafonds de San Giovanni et du Dôme ; car Prud'hon — le fait vaut d'être très remarqué — est un égal du Corrège non seulement par l'ondoyance et le velouté vivants de la forme, mais aussi par cette surprenante faculté qu'ils ont en commun de faire planer des figures. *Diane implorant Jupiter* date de 1803 : cette petite composition carrée d'une simplicité si précieuse et si claire, qui n'est, à bien dire, que le centre d'un vaste plafond sculpté du musée des Antiques, représente la déesse chaste et jeune, arrêtée dans le ciel devant les genoux de son père qu'elle touche de sa main suppliante. Lui demande-t-elle « d'éclairer le monde pendant la nuit pour qu'elle puisse contempler les traits d'Endymion » ? ou, plus conformément à sa nature et ainsi que l'indique l'estampe de Boilly, prie-t-elle Jupiter de ne pas l'assujettir à l'Hymen ?... Plus clément que Wotan ne l'est à Brunnhilde, le dieu, en sa majesté sereine et douce, accueille à ses

genoux « l'âpre vierge au vol prompt », tandis que dans l'Olympe doré deux amours les contemplent, assez proches des anges de la « Madone de Saint-Sixte », et que derrière des brouillards d'or apparaissent des déesses. Quinze ans plus tard, lorsque Percier et Fontaine construiront leur escalier du Louvre, Prud'hon composera le beau dessin de *Minerve emportant le Génie des Arts vers l'Immortalité* : peut-être était-ce l'idée du Consulat qui revenait, mais en tout cas elle ne devait pas aboutir.

V

PRUD'HON A LA SORBONNE. — L'EMPIRE ET LA GLOIRE. — Mlle MAYER. — LE SALON DE 1808. — PRUD'HON PEINTRE DES IMPÉRATRICES. — LES COMMANDES IMPÉRIALES.

Quand le Premier Consul ne voulut plus voir d'artistes au Louvre, — probablement en 1802, — il en logea les pensionnaires ici, là, ou pas du tout, tel le vieux Fragonard, qui lui semblait inutile. Prud'hon eut la Sorbonne, où il va passer les heures célèbres de son existence et qu'il ne quittera qu'en un jour tragique de 1821, pour mourir peu de temps après. Il y habitait au second étage, sur la rue, à gauche de l'ancienne entrée, et son atelier très vaste, situé dans la cour, donnait par le fond sur des jardins. Il y vint avec ses enfants grandis et sa femme dont le caractère s'aigrissait chaque jour. Girodet, à cause d'elle, avait dû quitter le Louvre et s'en était allé place Vendôme. A la Sorbonne,



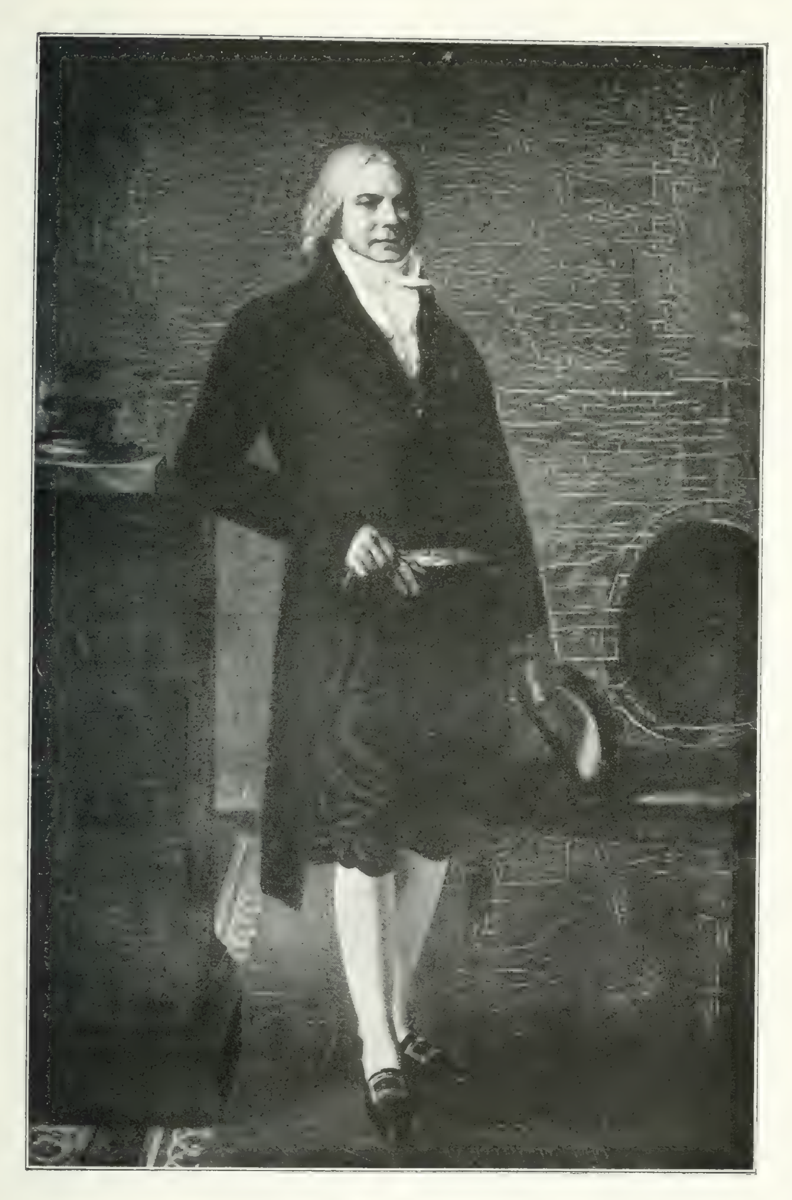
PSYCHE ENLEVEE PAR LES ZÉPHYRS.
(Musée du Louvre.)



le mal redoubla : elle tirailla de mille manières le pauvre peintre, qui en était souvent réduit à s'occuper du ménage et des enfants, et qui, le jour fini, se sauvait chez le marchand de tableaux Constantin, son meilleur ami d'alors. Enfin, au printemps de 1803, il arrive à une séparation amiable ; il ne désirait rien de plus, étant absolument résolu à ne se remarier jamais. Mais Mme Prud'hon n'entendait pas la séparation comme lui ; elle revenait sans cesse, ayant toujours une scène à faire, et, quand elle ne rencontrait pas son mari, la faisant à un autre. Le peintre dut se résigner à écrire à Denon, son compatriote de Bourgogne, que Bonaparte venait de nommer directeur des musées nationaux : « C'est une peine pour ma délicatesse de vous entretenir de choses qui me révoltent et me font rougir. Je suis outré et humilié tout à la fois quand je parle d'une femme qui n'a pas craint de montrer la bassesse de son âme par la manière insupportable dont elle a agi avec tout le monde... Il était temps, pour M. Meynier, dont l'extrême bonté a soutenu la patience, que je la misse hors de chez moi, car il était excédé de ses invectives, de ses criailleries et du tapage qu'elle ne cessait de faire au-dessus de chez lui... Elle n'est point artiste ; elle nuit à la tranquillité de mes voisins ; elle nuit à mon repos, à l'exercice de mes talents et à l'éducation de mes enfants... Je lui donne tout ce qui lui est nécessaire, agréable même, mais il lui manque sur qui exercer son humeur âcre, et, pour se satisfaire sur ce point, elle voudrait tenter son retour à la Sorbonne... » L'aimable Vivant-Denon, le souriant auteur de « Point de

lendemain », chargé jadis de l'ambassade à Naples et que Prud'hon a pu connaître à Rome, ne réussit guère dans l'entreprise : on voit mal un directeur de musées nationaux empêchant la femme d'un peintre, même illustre, de venir faire du bruit chez son mari ; et ce ne fut que quelques années plus tard, un jour où la dame était allée risquer sa scène à l'Impératrice, que le préfet de police se chargea d'elle et la fit placer dans une maison de santé où, dit Clément, on enfermait les ennemis politiques et les fous.

Tandis qu'il est encore en butte à ces misères, Prud'hon, qui n'exposera rien entre les Salons de 1802 et de 1808, silencieusement appliqué à son travail, prépare son œuvre capitale aux yeux des contemporains, son « tableau d'histoire » *la Justice et la Vengeance divine poursuivant le Crime*. En 1804, un soir du dernier « floréal » qu'il dînait chez son ami Frochot, l'ancien commissaire général de la Côte-d'Or, devenu préfet de la Seine, on parlait d'un tableau pour la Cour d'assises, et le préfet, citant Horace suivant la mode, en indiqua le sujet avec ces vers connus sur la fuite vaine du criminel : « *Raro antecedentem scelestum — deseruit pœna...* » Prud'hon va aussitôt s'enfermer dans une pièce voisine et revient montrer aux dîneurs une esquisse qui les enthousiasme. Puis, de retour à la Sorbonne, le « Musée des artistes », il écrit au préfet une lettre officielle avec une description minutieuse de son projet, où il veut « présenter à la fois des victimes, des juges et des coupables » ; le tableau se composera de huit figures, sera large de dix pieds et haut de huit, coûtera quinze mille francs



PORTRAIT DE TALLEYRAND.
(Ancienne Collection du château de Valençay.)



et pourra être terminé dans dix mois. Ce n'était en rien, hormis les dimensions, le célèbre tableau du Louvre : Thémis, entourée de Vertus, une jeune femme morte à ses pieds, regarde le Crime et la Scélératesse que Némésis traîne au-devant d'elle : mais Prud'hon fit un dessin superbe avec cette *Thémis*, que Constantin avait donnée à Ledru-Rollin, et qui fut vendue en 1851 au musée du Louvre 3 500 francs par l'entremise de David d'Angers. On regrette, devant tant de charme, que cette composition, traitée de réminiscence raphaëlesque, mais qui n'en est pas moins profondément prudhonienne, n'ait pas été peinte. Il est probable que Prud'hon lui trouva justement trop de charme pour le lieu sévère où il la destinait et qu'il voulut montrer aux uns et aux autres qu'il était capable d'exprimer le terrible.

Le temps de floréal à messidor, et il écrit, datée de l'un des derniers jours du calendrier républicain, une nouvelle lettre à Frochot avec le nouveau projet de la Justice et de la Vengeance volant à la poursuite du criminel qui vient de tuer sa victime : le vrai programme d'Horace. L'exécution en dura trois ans. Il s'y attacha comme on s'attachait jadis à son chef-d'œuvre, faisant croquis sur croquis, étude sur étude (Louvre, Chantilly, musée de la ville de Cluny, etc.), et il peignit ce tableau, l'un des plus connus du Louvre, où, dans un paysage dramatique et simplifié, à la clarté sinistre de la lune, un meurtrier hideux s'éloigne en fuyant du jeune homme qu'il vient de tuer, poursuivi par les deux divinités qui, la torche en main,

planent, passent et vont l'atteindre, nuées vivantes: car elles font plus que le poursuivre, elles l'atteignent, et la beauté du drame s'en magnifie. Ce morceau que Géricault copiera et qui annonce Delacroix, morceau grandiose et de mouvement épique, où les coups de lumière sont des coups de force, le temps, hélas ! l'a touché déjà, et l'abus des bitumes, familier au peintre, a fait de certaines de ses ombres, destinées à animer l'effet, des parties noires qui semblent brûlées impitoyablement.

Prud'hon travaillait ainsi dans la retraite, quand des amis vinrent le prier d'accepter Mlle Mayer pour élève : il s'en défendit, jouissant enfin de sa solitude, redoutant de voir une femme s'approcher de sa vie. Constance Mayer de la Martinière avait environ trente ans : fille d'un haut fonctionnaire des douanes, et d'abord élève de Suvée, qui, mis en prison pour avoir été nommé par Louis XVI directeur à Rome sans prendre le temps d'y partir, s'était rendu célèbre par le portrait d'André Chénier fait dans son cachot, elle avait été surtout l'élève de Greuze, et elle restait l'amie de Mlle Ledoux. Maintenant, Greuze mort, il lui fallait un nouveau maître. Prud'hon céda. Constance Mayer, petite brune assez grasse, aussi passionnée qu'intelligente, la tête chiffonnée et frisée, avait cette étrangeté mystérieuse du regard et du sourire, qui vingt ans plus tôt dans le Faune du Capitole avait appelé le jeune songeur de Rome. Telle nous la représente l'admirable miniature qu'il fit d'elle pour la tabatière de son père, et qu'il encadra, quand elle lui revint, des figures de l'Innocence et de la Fidélité. Le



L'INNOCENCE.
(Collection de Mme Desfossés-Dalloz.)



maître et l'élève se comprirent vite, mais on ne sait quand la disciple admiratrice devint l'amie de toutes les heures : en 1806, elle figure au catalogue du Salon comme élève de M. Prud'hon et demeure rue de la Verrerie; en 1808, elle habite au 25 de la rue Saint-Hyacinthe, et en 1810, à la Sorbonne, où son appartement, séparé de celui de son maître, lui fait suite vers la chapelle. Il est vraisemblable que ce fut après la mort de son père qu'elle vint loger au « Musée des artistes », et dès lors elle emplit la vie de Prud'hon, éperdûment épris d'elle. Malgré que le bon Voïart parle de « cette amitié si pure que respecte même la calomnie », ils mènent une existence commune : Constance Mayer s'occupe de la maison et des enfants quand elle ne travaille pas dans l'atelier du maître; mais elle le fit toujours avec beaucoup de savoir-vivre, et, atténuant le plus possible la fausseté de sa situation illicite, elle arriva à se faire considérer en compagne plus qu'en maîtresse par les amis du peintre, qui lui témoignaient des égards et lui marquaient du respect. D'ailleurs elle avait une fortune personnelle qu'elle dépensa même discrètement pour son ami; elle avait aussi de belles relations de famille et lui fit connaître Talleyrand.

Une autre femme va jouer un rôle dans l'art de Prud'hon : c'est l'impératrice Joséphine. Quand on songe à la toute-puissance de David sur l'opinion et à l'importance qu'il a, lui, le maître du « Sacre », aux yeux de l'Empereur, on est violemment surpris que celui pour lequel il ne trouve que des dédains ait pu être appelé à l'honneur

de peindre la femme de Napoléon. Bien que lié à David par des nécessités morales, l'Empereur — qui voit tout — n'en a pas moins perçu, peut-être sans l'aimer, le génie de Prud'hon : il ne rejettera pas de son empire le peintre de la grâce vivante, et, afin d'utiliser son talent, il lui permettra de travailler pour ses deux femmes et pour son fils. Mis en présence de Joséphine, son auguste et séduisant modèle, Prud'hon observe, note, cherche, et après des esquisses, des tâtonnements et des études, qui nous ont été conservés nombreux, il arrive à représenter l'Impératrice assise sur un banc du parc de la Malmaison, pensive parmi les arbres, dans le vêtement léger de sa tunique blanche, un pan de manteau rouge jeté sur ses genoux ; et, mieux que le portrait d'une impératrice, il a fait le portrait de la femme moderne, — longue et souple, libérée en sa beauté simple des complications du passé, mêlant à la grâce de son corps l'inquiétude de ses yeux. Voilà un des morceaux les plus significatifs de l'art français, — et l'on n'ose dire, tant il est vrai que le génie est une souveraineté, qui dans cette rencontre eut la meilleure fortune, de l'impératrice ou du peintre. En un merveilleux déshabillé de la poitrine et des bras, Prud'hon a trouvé pour le rêve de Joséphine une attitude nouvelle, au moment où David, dans un jour de vérité, regardant Mme Récamier sur sa chaise-longue, découvre un mouvement nouveau ; et de pouvoir montrer l'un auprès de l'autre ces deux chefs-d'œuvre n'est pas une des moindres gloires de notre glorieux musée.

Un autre charme, Psyché, vient le distraire encore de *la Justice et la Vengeance divine*. Dès les années de Dijon, Prud'hon était attiré, préoccupé par la fable passionnante, alors que pour Fauconnier il dessinait Psyché devant l'Amour endormi : l'image légère, troublante et délicieuse, revient maintenant à lui, passe devant ses yeux, lui échappe et repasse. Quelle Psyché montrera-t-il? Un instant il la cherche à nouveau regardant l'Amour au clair de sa lampe. Puis il peint les deux jolies esquisses de Chantilly, celle, si blonde, si douce, du *Sommeil de Psyché* admirée par des amours qui volent dans le mouvement même de la Justice et de la Vengeance, de terrible devenu caressant, — Mlle Mayer en fera pour l'Impératrice *Vénus et l'Amour endormis* au Salon de 1806, — et celle, plus blonde et plus dorée encore, du *Réveil de Psyché*, tenant une torche au feu de laquelle accourent les amours. Enfin Prud'hon a trouvé son geste et, avec *Psyché enlevée par les Zéphyrs*, il compose la plus corrégienne de ses œuvres. On ne saurait imaginer plus d'abandon simple, plus de volupté douce dans ce joli corps de jeune fille emporté vers l'Amour, plus de délicatesse respectueuse et tendre dans les mains qui l'emportent. Le Salon de 1808 ouvrit le 14 octobre, — nous n'avons même pas inventé le Salon d'automne, — et Prud'hon, dans la gloire de ses cinquante ans, y parut avec sa *Psyché, la Justice et la Vengeance divine* et le beau portrait de M. de Mesmay, l'ancien président du Parlement de Besançon, assis dans un parc au bord d'une terrasse, un chien danois à ses pieds. L'expo-

sition était complète, inattendue, surprenante à la fois de puissance et de grâce, et le succès fut considérable. L'Empereur prit le temps de passer au Louvre, en revenant d'Erfurt, donner au peintre la Légion d'honneur, le public ouvrit les yeux et la critique s'agita. L'écrivain le plus consulté en la matière pontifiait au *Journal des Débats* et s'appelait Boutard. Boutard était le type de ces critiques intelligents de naissance, mais qui vivent figés dans un point de vue : il était poncif et davidifié. Il avait jusqu'en 1808 négligé de connaître Prud'hon, mais il ne put continuer davantage, car David venait de déclarer que, si cet homme se trompait à la vérité, tout le monde ne savait pas se tromper comme lui. Boutard écrit donc : « Le débutant se produit d'abord dans un morceau du genre grave », et, comme il n'est pas un critique sot, il note, un peu sans le vouloir, la valeur d'idée, l'importance psychologique de cette œuvre « d'une expression fort énergique, qui sera mieux saisie encore des habitués des audiences criminelles que de ceux du Salon ». Puis il approuve, blâme et corrige : « Du reste, l'ouvrage annonce un heureux talent. » Il aime assez la Psyché, dont « la tête rappelle en effet celles du Corrège... ».

Le débutant n'en est pas moins à l'apogée de son âge, de sa gloire et de son génie. Combien il est intéressant de le surprendre à son travail, allant de ses croquis à son esquisse, de son esquisse à ses études, puis s'enchantant de couleur ! « Les esquisses, dit son ami le critique danois Bruun-Neergaard, sont ordinairement faites au crayon noir avec un peu de blanc dont il sait tirer

grand parti, même dans les dessins finis. Il commence d'abord par barbouiller son papier, qu'il efface ensuite jusqu'à ce qu'il ait fait sortir son idéal. » Renouvier écrit dans son *Histoire de l'art pendant la Révolution* : « Ceux qui l'ont vu peindre nous disent qu'il préparait ses figures d'un ton uniforme gris azuré en les empâtant vigoureusement, qu'il passait par-dessus les tons foncés plus légèrement, de manière à rehausser peu à peu sa couleur en lui laissant une grande harmonie et un éclat argentin. On croit que le peintre avait été amené là par l'imitation des procédés qu'il croyait avoir été employés par le Corrège. » Sa teinte clair de lune est pourtant bien à lui et fut bien mise à la mode par lui : peut-être même en abusa-t-il en heurtant ses ombres. Il avait en réalité une technique très personnelle et toute différente des procédés réguliers de ses contemporains. Cherchant à obtenir un effet, à réussir un résultat, tantôt il multipliait les glacis pour jeter sur sa couleur une vapeur charmante qui plus tard devait la trahir, tantôt il imaginait des moyens et allait jusqu'à s'inventer une malencontreuse pommade. Ce qui fait écrire témérairement au bon Voïart : « Il était parvenu par des pratiques calculées avec soin à concilier avec sa durée la magie de la couleur... Le temps, disait-il, dévore les fraîcheurs des coloris, tandis que les teintes vigoureuses, parce qu'elles sont par-dessous, résistent plus longtemps à ses attaques. En général les tons jaunes sont plus durables, mais ils sont rares dans la nature de nos climats, et la clarté argentine de nos ateliers privés de celle du soleil en rend

l'usage encore moins nécessaire... Fidèle à ces observations, Prud'hon exila le jaune de ses carnations, soutint ses ombres de tons vigoureux, mais transparents, répandit des glacis harmonieux sur les chairs, sur les draperies, et assura ainsi l'harmonie, l'agrément et la durée de ses tableaux. »

Après le Salon de 1808, *la Justice* demeura jusqu'en 1815 à la Cour d'assises : remplacée alors par un Christ, elle resta quelque temps dans l'atelier du maître, puis entra au nouveau Luxembourg, dont le conservateur était Naigeon, l'ancien camarade dijonnais et l'élève de David, occupé maintenant à rapprocher dans son musée les deux noms illustres. Enfin, en 1826, la Ville l'échangea avec l'État contre quatre tableaux : quatre contre un, mais signés de MM. Vinchon, Delassus, Tardieu et Ouvrié. La *Psyché* est restée la propriété des Sommariva : le Louvre en possède une délicieuse et très importante esquisse. Quant au portrait de M. de Mesmay, payé 3 000 francs à la vente Boisfremont par Paul Dalloz, il appartient aujourd'hui à sa fille, Mme Edouard Desfossés.

En 1810, au Salon biennal suivant, se reposant de son effort et de son éclat, Prud'hon expose une *Tête de Vierge*. « Elle est d'une grâce très séduisante, écrit d'elle le jeune Guizot ; la couleur en est brillante, peut-être trop. » Le musée de Dijon en possède depuis 1841 une délicieuse étude à la pierre d'Italie et à la craie, et peut-être est-ce la seule fois où le maître enchanteur sut religieusement appliquer à un sujet sacré sa puissance de charmer. On



DESSIN POUR LE BERCEAU DU ROI DE ROME.
(Musée Carnavalet.)



croit que Marie-Louise avait acquis ce tableau qui serait au musée de Parme (1). Car Joséphine a disparu et c'est la nouvelle Impératrice qui maintenant s'intéresse au peintre, au peintre qui a des raisons de lui plaire, puisqu'il vient d'être le grand metteur en scène de son mariage. Pour la somptueuse fête que Paris a offerte aux nouveaux époux, il a dessiné des figures, dont les maquettes couronnent les colonnes de la galerie demi-circulaire qui, comme sur la place Saint-Pierre, s'étend au-devant de l'Hôtel de Ville ; et, arrivé au grand transparent du fond, il a composé les jolies *Noces d'Hercule et d'Hébé*. Surtout il a préparé pour la futile jeune fille le cadeau de la Ville de Paris, cette « toilette de l'impératrice et reine Marie-Louise », qu'exécutent Thomire et Odiot, et qui lui sera présentée le 15 août 1810. Il semble que Prud'hon se soit servi de doigts de fée pour composer ces exquises fantaisies et menues merveilles, ce fauteuil où Psyché enchaîne l'Amour, cette table à miroir où le Plaisir voltige, ces flambeaux faits avec les corps des Grâces, cette glace où Mars et Minerve sont unis par l'Hymen, — morceaux précieux qui furent emportés à Parme à la première chute de l'Empereur et que devait détruire plus tard l'imbécile M. de Bombelles. Il y avait aussi les boîtes à poudre et les coffrets à bijoux avec les *Petits Fileurs* et les *Petits Dérideurs*, avec l'Amour arrosant un arbuste et l'Amour cueillant une orange, et l' « Athénienne », le lavabo, où était couchée la

(1) Je n'ai pas encore pu l'y trouver ; il y a toujours eu de l'étrange dans les déménagements de Marie-Louise.

nymphe de la Seine. Et pour un surtout de table le maître avait dessiné les trois danseuses, si vivantes, jouant du triangle, du tambour de basque et des cymbales.

Après la fête de l'épousée, celle de la mère, et, le 5 mars 1811, la Ville de Paris offre à Marie-Louise le berceau impérial, exécuté en vermeil, nacre et burgau, par Odiot et Thomire. Prud'hon a mis une Victoire au-dessus de la tête de l'enfant, l'aiglon à ses pieds, à ses côtés les bas-reliefs de la Seine et du Tibre : célèbre meuble doré, resté longtemps à la cour d'Autriche, pour que le triste enfant grandi puisse le voir en mourant, rendu aujourd'hui à son donateur et devenu une pièce d'histoire au musée Carnavalet. Quelques jours plus tard, l'avant-veille même de la naissance du roi de Rome, le peintre réclamait du préfet de la Seine, pour paiement de son travail, une somme « qui ne peut être moindre de douze mille francs ». Prud'hon était déjà professeur de dessin de l'Impératrice, lui qui jadis n'avait pu l'être de l'évêque de Dijon, et il allait en costume de cour donner des leçons inutiles. Du moins dessina-t-il plusieurs portraits de son élève et il peignit celui *de S. M. le Roi de Rome*, exposé avec le plus évident succès au Salon de 1812, qui était, disait-on, de la plus grande beauté. Marie-Louise l'emporta avec les siens, — on a même assuré qu'elle avait emporté aussi celui de Joséphine, — mais on ne sait ce qu'il est devenu : il ne se peut voir ni au musée de Parme ni à la Rocca de Fontanellato. Dans l'entourage impérial, Prud'hon avait fait, quatre ans plus tôt, deux portraits de M. de Talleyrand, qui furent longtemps au château de

Valençay, l'un de convention, brodé et chamarré, l'autre d'une intimité et d'une sûreté magistrales, vendu 25 500 fr. en 1899, et si sobre en sa psychologie vivante.

A côté du portrait de l'enfant impérial, le maître à dessiner de Marie-Louise exposait au Salon de 1812 *Vénus et Adonis*, qu'elle lui avait commandé et dont elle oublia par la suite de prendre livraison. « Vénus, assise sur un tertre, retient Adonis près d'elle par le charme de ses caresses », dit-on dans une note du peintre. Le charme retint le public aussi, et le succès fut si grand qu'un critique anonyme et « impartial » s'écria : « Monsieur Prud'hon, quittez ce genre ou vous deviendrez dangereux pour l'École. » Et Boutard qui est encore là, — les Boutards se retrouvent toujours — Boutard se fâche : « Comme on peut le croire, Boucher ne manqua pas d'imitateurs qui enchérirent sur ses défauts ; mais ce qui contribua plus que tout le reste à la décadence de l'art, c'est que Boucher, comblé d'honneurs aussi bien que de richesses, fut élevé à la place de premier peintre justement dans le temps où sa manière de faire était devenue du plus mauvais exemple... Je ne saurais me défendre de quelque crainte en examinant les ouvrages de M. Prud'hon et lorsque je considère l'espèce de vogue dont ils jouissent... » L'admirable façon de laisser voir sa pensée, et comme Boutard méritait de ne pas mourir ! Le tableau, qui devait être payé 12 000 francs, resta dans l'atelier de Prud'hon jusqu'à sa mort ; acheté 5 100 francs à sa vente par M. de Boisfremont, et 67 000 francs par Richard Wallace en 1875, il est dans ce royal musée de Londres

dont ne sut pas vouloir notre Ville de Paris. Chantilly en possède l' « étude » peinte, Vénus à demi étendue et souriant à ravir, blonde et resplendissante comme un glorieux tableau : l'esquisse, que Goncourt jugeait le chef-d'œuvre du maître, et « qu'on dirait peinte avec du miel », fut adjugée à Marcille le père pour 7 800 francs à la vente du comte de Sommariva. Une autre Vénus enchanteresse entre deux groupes d'amours, appelée aussi l'*Innocence* pour son enchantement même, a passé de la galerie du duc de Morny chez Paul Dalloz, et appartient aujourd'hui à sa fille, Mme Desfossés. Faut-il placer dans le même temps le *Triomphe de Vénus*, ce dessin diaphane et délicieux, — *Hominum Divumque Voluptas, Alma Venus*, — que His de la Salle eut l'élégante générosité de céder au Louvre à son prix coûtant de 120 francs ?

VI

PRUD'HON VIEILLISSANT. — L'INSTITUT. — MORT DE MLLE MAYER. — LA FIN DE PRUD'HON. — PRUD'HON DANS L'ART FRANÇAIS.

L'Empire décline, Frochot est disgracié, et Prud'hon vieillit. Il n'a que cinquante-cinq ans encore, mais les temps ont été durs et la vie l'a souvent bousculé, malmené : le charmant rêveur des solitudes de Rome est devenu un bourgeois à son aise, un peu égoïste et très rangé, qui ne va jamais ni au café ni au théâtre, un bourgeois dans la manière de Picard ; mais la tendresse de ses yeux bleus

restés jeunes dit assez les visions qu'il garde et qu'il va continuer d'exprimer. On le voit dans son atelier, petit et bien droit, habillé d'une veste grise à brandebourgs noirs et à collet d'astrakan, modeste, parlant peu. « D'une exquise douceur, écrit Grille dans ses *Miettes littéraires*, il ignorait ce qu'il valait, il avait peur de déplaire. » Ou du moins il ne parlait qu'au milieu de ses proches, très inquiet alors de religion et de philosophie.

Depuis longtemps déjà, Prud'hon gagne de l'argent. Il fait payer trois mille francs ses portraits, et les commandes impériales lui ont pour la plupart rapporté de larges sommes ; mais la maison n'est pas riche. Pourtant il sait à l'occasion débattre ses intérêts et on l'a vu réclamer sans retard ce qui lui était dû par l'État. Une autre fois, où Talleyrand avec le régime qui change avait fait changer le costume de son portrait, en même temps qu'il s'en commandait un autre, Prud'hon écrit à la duchesse de Courlande, princesse de Talleyrand : « Je ne supposais pas qu'il pouvait s'élever aucune difficulté pour le prix, puisque vous me dites positivement que la somme de 7 000 francs demandée me sera remise. Je reçois une lettre de votre chargé d'affaires qui m'assigne un rendez-vous... Ma réponse, madame, a été de lui dire que jusqu'alors j'avais été entièrement étranger à ces sortes de discussions, qu'elles n'étaient faites ni pour mon talent ni pour ma personne, ce qui me donne à croire, madame, qu'il ne remplissait pas plus vos intentions que les miennes. » Prud'hon voulait reprendre le portrait, mais on s'entendit.

Il n'est cependant pas intéressé : il le prouvera un jour en refusant de vendre vingt mille francs au duc de Fitz-James *Une famille malheureuse* qu'il donne pour cinq mille à Odiot : « Je préfère la voir entre les mains d'un amateur sincère qui l'aimera, qu'entre celles d'un grand seigneur qui lui jettera à peine un coup d'œil le lendemain du jour où elle sera entrée dans sa galerie, et qui ne l'achète que parce que mon nom est à la mode en ce moment. »

Il travaille beaucoup et régulièrement, levé tôt, couché tôt. Dans l'atelier, Mlle Mayer, animée et fébrile, va, vient, fait une scène de jalousie, redoutant ce goût que Prud'hon a de la femme. Elle aide le maître à son œuvre, mais c'est le maître surtout qui lui donne des croquis, lui prépare une étude ou lui achève une toile : il y a du pinceau de Prud'hon dans tout ce que peint Constance Mayer. Marguerite est là aussi, le joli modèle, que le roi de Prusse, passant, hélas ! par Paris, y rencontrera en lui offrant un billet de mille francs « pour ses papillotes », qui sont célèbres dans le monde où l'on peint. En ce temps, l'auteur de *Psyché* a été chargé par l'État d'un travail modeste dont il dut se réjouir : refaire une tête à l'*Io* du Corrège, non pas au tableau original, qui n'a pas quitté Vienne depuis plus de trois cents ans, mais à la belle copie espagnole de la fin du XVIe siècle, qui, servant de butin de guerre, avait suivi la destinée vagabonde de la *Danaé*, passé de Prague à Stockholm, couru à Rome et à Paris où le Régent l'avait achetée et où son fils par pudeur l'avait meurtrie ; Coypel lui avait bien refait une tête déjà, mais



JEUNE ZÉPHYR SE BALANÇANT AU-DESSUS DE L'EAU.
(D'après la lithographie de Grévedon.)



ce n'était pas celle qu'il lui fallait : le grand Frédéric ne l'en avait pas moins acquise et Napoléon l'ayant, nouveau butin de guerre, rapportée à Paris, Prud'hon, sans doute d'après une estampe, lui remit sa tête vraiment corrégienne, et quand *Io*, après les traités, rentra à Berlin, les gens de là-bas y gagnèrent un Prud'hon.

Au Salon qui s'ouvrit, sous la Restauration, le 1er novembre 1814, le peintre, plein de verve et pour une fois encore plein de jeunesse, exposa le *Jeune Zéphyr se balançant au-dessus de l'eau*, d'un mouvement si léger qu'il en est presque un vol, qui fut aux Sommariva, et dont le musée Wallace possède une importante esquisse. *La Justice et la Vengeance divine* et *Psyché* reparurent, on ne sait pourquoi, la même année : ils étaient déjà revenus au Louvre en 1810 pour y voisiner avec David, Gros, Girodet et Guérin, à propos de ce prix décennal imaginé par l'Empereur et que l'Institut n'osa décerner à personne. Cet Institut, Prud'hon n'en était pas, et, ne s'y sentant pas aimé, il ne se souciait pas d'en être. Mais, ainsi qu'il arrive souvent aux femmes, Mlle Mayer, incitante et insistante, le décida, non à faire des visites, mais à écrire au président de l'Académie en janvier 1815 : « Veuillez présenter mon vœu à l'assemblée des hommes de mérite qui vous ont mis à leur tête. S'il est agréé, je me tiendrai très honoré d'être reçu parmi eux. » Les hommes de mérite n'agréèrent pas le vœu tout d'abord et, trouvant bon de faire attendre ce grand homme, ne l'élurent que le 22 septembre 1816, en remplacement de l'habile Vincent.

La Restauration fut une peine, presque une défaite, pour l'artiste attaché à l'Empire par des liens de gloire, et il força son fils Eudamidas, qui sortait de l'École polytechnique, à donner sa démission : le jeune homme, résigné à étudier la médecine, partira la pratiquer à Toul, en compagnie de sa malheureuse mère qui y mourra en 1834. Vers le même temps, Prud'hon marie petitement à un M. Deval, négociant en vins à Lorient, sa fille qui, veuve, épousera un M. Quoyerer, de Metz, et, vieille femme, sera ruinée par la guerre de 70 ; pour aider au mariage, il a vendu à Roger 3668 francs sa part dans l'association qu'ils avaient formée pour la gravure du beau dessin : *l'Amour séduit l'Innocence, le Plaisir l'entraîne, le Repentir suit.* Dans ces conditions étroites de vie, on regarde Prud'hon, resté maintenant seul avec Mlle Mayer, devenir de plus en plus un bourgeois de 1820, mais l'âme de l'artiste est là et triomphe des apparences.

Se souvenant du passé, il compose *Andromaque*, que de Schœnbrunn lui a fait demander Marie-Louise, la fausse veuve : le tableau, annoncé au Salon de 1817, n'y parut point ; il n'était pas fini, et, double tristesse, ne le fut qu'après sa mort par M. de Boisfremont, qui l'envoya au Salon de 1824. En 1818, Prud'hon est occupé au projet du plafond de Percier au Louvre : « Minerve soutient d'un bras le Génie de la Peinture, en lui montrant de l'autre le séjour de l'Immortalité », un de ces étonnants dessins ascensionnels, qui sont pour lui jusqu'à la fin le rêve de ses yeux clos et dont le dernier, à l'heure de sa mort, sera



MINERVE EMPORTANT LE GÉNIE DES ARTS VERS L'IMMORTALITÉ.
(Dessin, Collection Deutsch de la Meurthe.)



l'Ame détachée de la terre. Mais ce qui le retient surtout en ces années-ci, c'est toute cette suite de portraits pénétrés et pénétrants où il montre qu'il n'est pas seulement l'imaginatif de grâce, trop disposé, dit-on, à peindre de pratique, selon le terme d'alors, mais qu'en luttant avec la nature il sait arracher sa vérité et faire jaillir sa réalité profonde : portraits de Bruun-Neergaard, qui, si détérioré, est au palais de Versailles, de Mme Navier, de Mme Jarre, du baron Denon en membre de l'Institut, ces deux derniers au Louvre, du médecin Dagoumer qui soigna la maladie nerveuse de Mlle Mayer, du fils du maréchal Gouvion Saint-Cyr, de Mme Péan de Saint-Gilles, et celui de sa fille, Mme Antoine Passy, la mère de M. Louis Passy, alors belle-fille de Frochot par son premier mariage, le dernier qu'il ait peint, en lui donnant, avec un charme infini, la tristesse dont il mourait. Faut-il parler ici du portrait de ce jeune homme en habit brun du Louvre, tout imprégné de vie en son allure hautaine, que les critiques savants refusent de plus en plus d'attribuer à Prud'hon, parce qu'il n'est pas dans sa manière habituelle ? Si la transparence humide de ce morceau d'une rare maîtrise n'est pas dans les procédés coutumiers du peintre, et que sa suavité calme soit dans les habitudes d'âme de l'artiste, ne doit-on pas accepter qu'un Prud'hon vieillissant puisse être curieux d'une façon nouvelle de s'exprimer, qu'il serait intéressant de rechercher d'ailleurs dans le languide et beau portrait de Mme Passy ? Espérons que bientôt quelqu'un répondra.

Cependant un tableau d'autel lui a été demandé pour la

chapelle des Tuileries, et Prud'hon a composé l'esquisse, qu'on voit au musée Wallace, et qui fut gravée par le vieux Debucourt, de l'*Assomption de la Vierge* emportée par deux archanges aux cieux, tandis qu'une ronde d'anges tournoie au-dessous d'elle ; mais la grande aumônerie ne trouve pas la ronde assez angélique, et le maître, gêné par ces restrictions, peint l'*Assomption*, qui de la chapelle des Tuileries passera au Louvre après la révolution de 1848 et qu'il exposa au Salon de 1819, avec les cinq anges élevant la Vierge au ciel. La situation de Prud'hon est devenue alors si considérable et son charme si indiscuté que, dans un livre dont le titre seul est une profession de foi : « Lettres à David sur le Salon de 1819 par quelques élèves de son École », — notes qui furent écrites par Henri de Latouche et Émile Deschamps, — on lit : « ... Il vient d'exposer un tableau de l'*Assomption de la Vierge*. Il a développé dans ce sujet usé tous les attraits de la jeunesse et de la nouveauté. » Et après de longs éloges : « Nous croyons que cette production n'est pas exempte de défauts ; mais, nous l'avouons, séduits par son effet, nous ne nous sentons pas le courage de les rechercher. » Et cette phrase caractéristique, qu'on traiterait aujourd'hui de phrase d'avant-garde : « Les vêtements des anges sont *allégés* par la vapeur de l'air. »

A ce même Salon de 1819, Mlle Mayer avait envoyé le *Rêve du bonheur*, dont M. Henri Rouart possède une esquisse, assurément de la main de Prud'hon, exquise, diaphane et nacrée, et dont une autre se trouve au musée de Lille. Rêve qui s'enfuit ! Constance Mayer, de plus en



Cliché Neurdein.

L'ASSOMPTION.
(Musée du Louvre.



plus souffrante et irritable, attristée et tourmentée à l'idée de quitter la Sorbonne, que l'État va reprendre aux artistes, et de se voir peut-être séparée de son maître, entre dans son atelier, — le 26 mai 1821 qui était un samedi, — et lui demande : « Si vous deveniez veuf, m'épouseriez-vous ? — Jamais ! » a répondu brusquement Prud'hon, surpris dans sa pensée et peut-être aussi de mauvaise humeur à ce moment-là. Constance Mayer traverse la cour, monte à l'appartement, prend dans un accès de mélancolie furieuse un des rasoirs du peintre, et, arrêtée devant la glace, elle s'en porte deux coups à la gorge, le second si violent que sa tête en fut presque détachée. Prud'hon sortait tranquillement de son atelier et s'en allait à l'Académie, quand il voit des gens assemblés et agités : on s'écarte, on a peur de lui ; saisi d'un pressentiment, il monte, et il trouve la tragique et brutale apparition de la morte. Il en eut une douleur sans mesure, que la lassitude précoce de ses soixante-trois ans lui rendait plus insupportable. Son ami, M. de Boisfremont, le recueillit et l'emmena chez lui, au n° 34 de la rue du Rocher, vivre ses derniers mois.

Et voici Prud'hon au travail encore devant la toile commencée de la pauvre disparue, *Une famille dans la désolation*, qu'il termina de tout son cœur pour le Salon de 1822 et dont il fit une lithographie. « C'est l'emblème de notre famille », en disait-il. Au mois de décembre 1821, il écrit à sa fille Émilie, à Lorient, cette phrase immensément douloureuse dont la vérité s'est cristallisée peu à peu au cours des événements rendus pires par sa tristesse d'âme : « Le

bonheur n'entre point dans les éléments de ma vie. » Et. avec l'égoïsme de son âge et de sa souffrance, voulant étendre sa peine à ses enfants, il lui dit aussi : « Je pense bien que tu ne l'oublies pas, cette mère si bonne, et que son souvenir est dans ton cœur. » On ne peut affirmer que Mlle Mayer n'ait pas été maternelle, on sait même qu'elle aida au mariage d'Émilie ; mais, quelques années plus tôt, Philopœmen n'en écrivait pas moins à sa sœur une lettre d'une psychologie curieuse, où perce l'animosité contre l'étrangère installée à la maison, et où il excitait Émilie à toutes les résistances. Le point de vue des enfants n'était pas celui du père, — à cette heure surtout où il s'efforce pieusement d'embellir le passé et de le parsemer d'illusions.

Avant de mourir, le maître de Cluny, peut-être pour avoir entendu dans le lointain d'un autre siècle sonner les cloches qui chantent de la grande abbatiale déjà tout en ruines, ou même bruire le grelot argentin du petit enfant de chœur de Saint-Marcel, blond, rêveur et souffrant, le maître de Cluny, évocateur des Muses, s'inquiète de mystères et, porté de plus en plus aux pensées religieuses, il peint ce *Christ en croix*, qu'il ne finira pas, aux noirs terribles et grandioses, avec les Saintes Femmes perdues dans les désespoirs de la solitude, — le *Christ en croix* que la maison du Roi a demandé pour la cathédrale de Metz, mais qui restera au Louvre après le Salon posthume de 1824 ; et Metz aura une copie de M. de Boisfremont. Et il peint en grisaille *l'Ame détachée de la terre*, aujourd'hui dans la collection Jahan, dont il fit de très beaux



ANDROMAQUE ET ASTYANAX.
(Dessin, Musée du Louvre.)

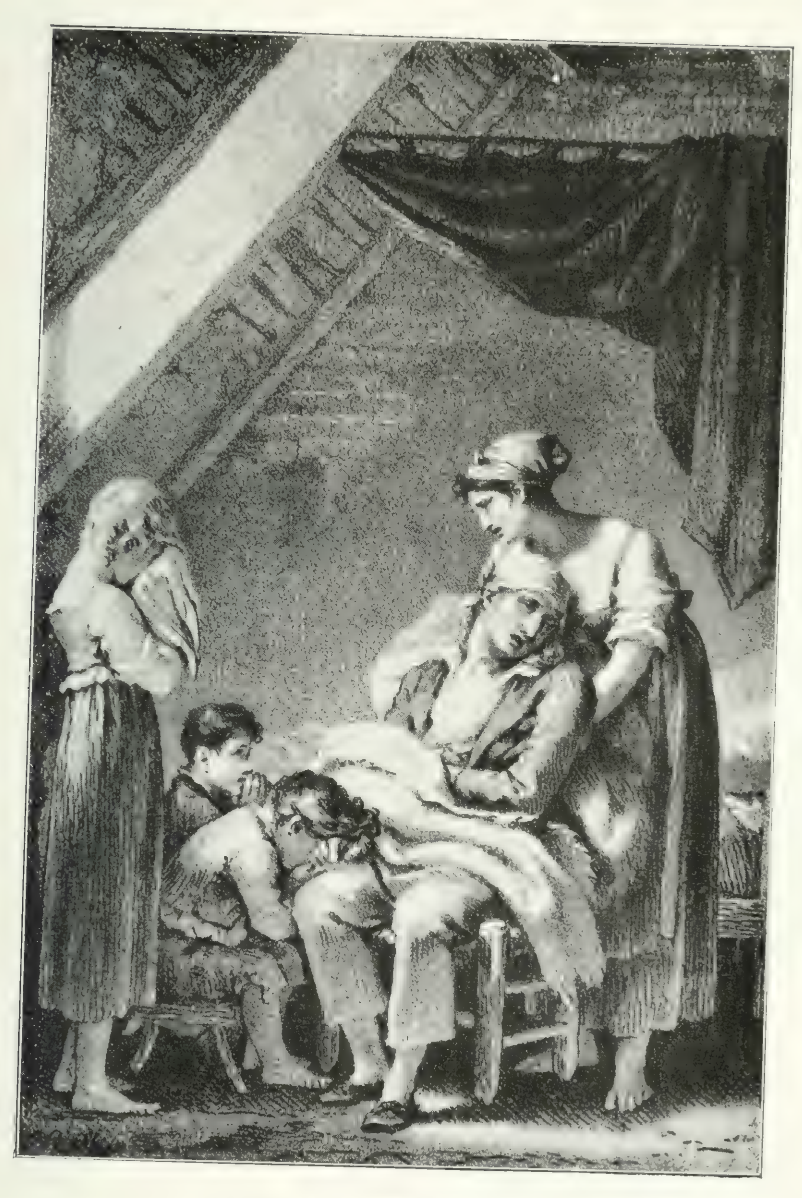


dessins, celui de M. Rouart entre tous les autres, — sa dernière figure qui vole, le dernier signe d'artiste de ses doigts mourants. La jolie fin de livre et la jolie fin d'homme !

Le 3 janvier 1823, il écrivait : « Une douleur au côté gauche, très sensible quand je respire, plus vive encore quand je tousse, est précisément venue le premier de l'an me clouer dans ma chambre. Le mal n'est que musculaire, comme par exemple un torticolis. J'espère donc qu'il ne passera pas son quatrième jour. » Le mal s'en alla, puis revint plus mauvais : Prud'hon se vit mourir, et, ayant deux de ses fils auprès de lui, il expira le 16 février en souriant à ses amis. On cite ses dernières paroles, tandis qu'il essayait de serrer encore les doigts de M. de Boisfremont : « Mon Dieu, je te remercie... la main d'un ami fidèle me ferme les yeux. » Il fut enterré au Père-Lachaise, tout auprès de la tombe de Mlle Mayer.

C'était une âme d'artiste bien française qui se détachait de la terre de France. D'autres ont eu plus d'emportement ou plus d'éclat, nul n'a montré plus de qualités chères à notre nature, plus d'imagination, de tendresse et de grâce. Au point suprême, il est représentatif de notre art français, bien qu'il n'ait guère eu de maître, car on dit que ce fut le bon Devosge à la fin qui subit son influence, et qu'il soit resté sans élèves, si l'on en excepte une femme. Peut-être même doit-on trouver dans cette absence de maître et d'élèves, je ne dis pas la cause, mais du moins la preuve qu'il fut un génie éminemment national. N'ayant pas eu à subir, d'autorité, de ces principes et de ces conventions d'art qui

viennent de partout, il respira le véritable air ambiant et sut retenir de ses yeux et de son cœur ce qu'il voyait et ce qu'il sentait, manières d'être et de penser qui ne se transmettent point avec des leçons. Rome elle-même ne le modifia pas beaucoup plus qu'elle n'avait modifié Fragonard : il fut aussi fort qu'elle, et, y trouvant son bien, il se servit de l'antiquité, comme Chateaubriand, pour créer de la vie moderne, à une époque où la peinture de l'École se plaisait à des parades, que David faisait magistrales, et la foule de ses élèves, ridicules. Appelé à vivre entre deux siècles, il fut riche de la grâce de l'un et de la tendresse de l'autre, prenant le flambeau de la course de la main, non de ses maîtres, mais de ses aînés, pour le passer plus tard à des mains plus jeunes. Il est bien, ce dont David s'égayait si fort, le Watteau de son temps : transformez la mentalité de l'époque, et, en pleine tradition nationale, Watteau sera Prud'hon. Plus près, il succède à La Tour, et aussi à Greuze qu'il dépasse. Puis, après avoir suivi, il précède, et, sans parler entre dix autres d'un Gérard, d'un Chassériau ou d'un Henner, on éprouve qu'il est vraiment un précurseur, — ce qui est la plus grande façon d'être un moderne, — en voyant peindre Fantin-Latour et les impressionnistes. Cela semble étrange chez un homme qu'on accusait de dédaigner la réalité, mais que vaut une telle accusation quand, au dire des élèves de David, il nous apparaît comme le peintre de l'atmosphère, cette chose subtile et merveilleuse que le nouveau siècle allait découvrir ? Fantin-Latour, plus que tout autre, par ses deux manières très distinctes nous dé-



UNE FAMILLE MALHEUREUSE.
(Lithographie de Prud'hon d'après Mlle Mayer.)



montre justement qu'un peintre du rêve peut se soumettre à la nature la plus rigoureuse, et, plus que tout autre, il s'apparente à Prud'hon : mais ne peut-on sourire également, devant tel tableau de Renoir, au peintre des Muses et des Grâces ? N'était-il pas encore, dans son modernisme ardent, un inventeur d'attitudes féminines et le premier notateur de la « ligne » de la femme, lui à qui l'on reprochait de ne savoir pas dessiner, comme on le reprochera à Millet et à Puvis de Chavannes, ses grands descendants aussi ?

Arrivé presque à la gloire dans ses dernières années, Prud'hon, qui ne laissait même pas d'élèves pour le défendre, fut, après sa mort, suivant une loi de réaction habituelle à trop de succès, déconsidéré, démodé, mis de côté. On lit dans le catalogue, daté de 1829, des collections du baron Denon, de qui pourtant il avait fait le portrait et qui avait été son protecteur : « Prud'hon mériterait par son coloris, sa grâce, le surnom du *Corrège français*, s'il n'eût presque toujours fait grimacer ses têtes.... qu'il fait toujours assez désagréablement sourire. » Cependant quelques hommes de goût veillaient : le comte de Sommariva, Laperlier, Marcille, plus tard les Goncourt. Peu à peu Prud'hon commençait à revivre : ses dessins se classaient, se vendaient déjà le prix que jadis il en eût demandé ; mais ce fut l'exposition de ses œuvres organisée à l'École des Beaux-Arts au profit de sa fille en 1874, — « *Date obolam picturæ* », — qui marqua le vrai signal de la reprise de sa gloire ; elle n'a cessé de grandir depuis lors, et, pour la

mesurer à un critérium matériel, on peut estimer que la valeur de ses dessins s'est élevée, depuis trente ans, dans la proportion de un à douze : le génie parfois est un bon placement.

Ainsi pour longtemps s'est fixée de nos jours la gloire de Prud'hon. Elle va bien à ce charmant artiste, qu'on peut appeler notre Corrège, en lui accordant une intellectualité plus haute, car il nous fait participer à une grâce supérieure où l'âme a sa part, à cette grâce si idéale en son humanité que nous avons aimée dans Mozart; et nous regardons continuer à vivre ce minutieux et délicieux manieur de beauté, ce décorateur des fées, ce peintre des femmes, qui reste pour nous le Maître de l'Enchantement.

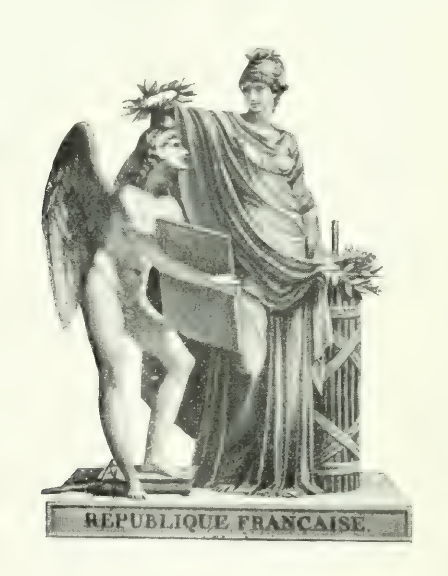
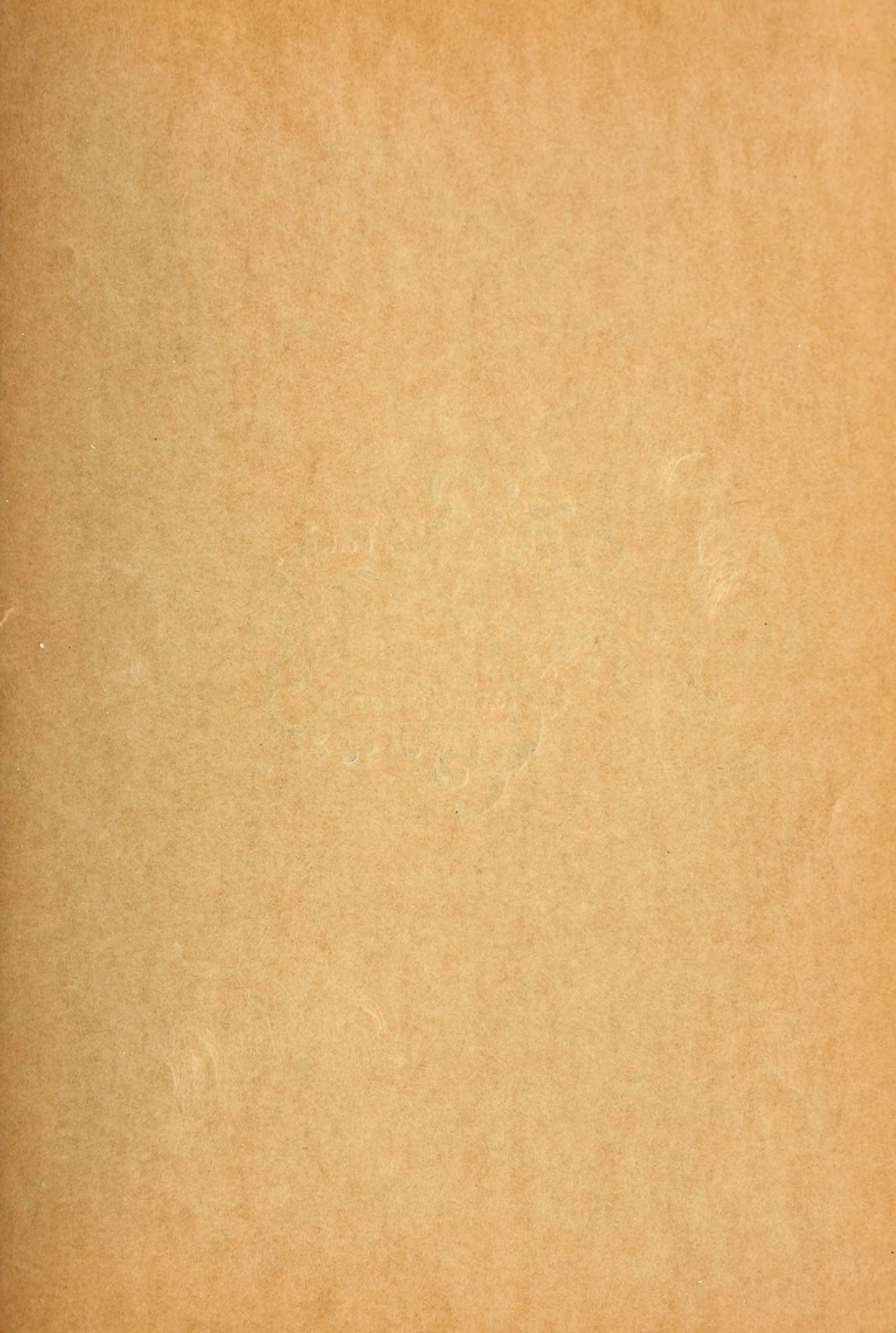


TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

158-07. — Corbeil. Imprimerie Éd. Crété






Paris
H. Laurens
Editeur
6, Rue de Tournon